

Sous l'histoire de l'Afrique : le genre Entretien avec Odile Goerg

Sara Panata et Ophélie Rillon¹

Mise en ligne : juillet 2024

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2024.entretien01>

Résumé

Dans cet entretien, l'historienne française Odile Goerg, professeure émérite de l'université Paris-Cité, revient sur son parcours d'historienne de l'Afrique contemporaine et sur la manière dont elle a progressivement intégré les perspectives de genre dans ses recherches. Dans un premier temps, elle se penche sur son enfance, ses études et son militantisme au tournant des années 1970-1980. Elle s'attarde ensuite sur son expérience de maîtresse de conférences et professeure en histoire contemporaine de l'Afrique des années 1990 aux années 2020. Entre la France, la Guinée, la Sierra Léone, l'Angleterre et les États-Unis, la trajectoire personnelle et scientifique d'Odile Goerg permet tout autant de revenir sur le parcours singulier de l'historienne que sur la prise en compte du « genre » comme une « catégorie utile d'analyse » en histoire de l'Afrique contemporaine en France au tournant des années 1990. Ce témoignage est ainsi l'occasion d'éclairer le riche apport des études de genre au renouvellement de l'histoire de l'Afrique contemporaine en France, au cours des trois dernières décennies.

Mots-clés : Carrière historienne, histoire des femmes, genre, histoire de l'Afrique, Guinée, enseignement

Thinking about Gender and African History. Interview with Odile Goerg

Abstract

In this interview, French historian and Professor Emerita of University Paris-Cité Odile Goerg looks back on her career as a historian of Modern Africa History in France and explains how she gradually integrated gender perspectives into her research. Odile Goerg first reflects on her childhood, her education and her activism at the turn of the 1970s and 1980s. She then focuses on her experience as a lecturer and professor of Modern African History from the 1990s to the 2020s. Between France, Guinea, Sierra Leone, Great Britain and the United States, Odile Goerg's biographical trajectory allows us to revisit her personal and scientific career as a historian as well as the spread of «gender» as a «useful category of analysis» in Modern African History in France during the 1990s. This interview is thus an opportunity to shed light on the contributions of gender studies in the renewal of Modern African History in French academia between the 1990s and the 2020s.

Keywords: Women's History, Gender Studies, African History, Guinea, teaching experience

¹ Cet entretien a été réalisé par Sara Panata (CNRS-LAM) et Ophélie Rillon (CNRS-IMAF) le 12 octobre 2022 au domicile d'Ophélie Rillon à Paris. Il a été enregistré et transcrit par nous avant d'être relu et complété par Odile Goerg. Une version abrégée de cet entretien est publiée dans Barthélémy Pascale, Bertho Élara, Pauthier Céline, Piton Florent (2024, à paraître), *Villes, genre, cinémas en Afrique. Dans les pas d'Odile Goerg*, Paris, Karthala.



L'historienne française Odile Goerg, professeure émérite, est née en 1954 à Strasbourg. Au cours des années 1980, à une période où l'histoire de l'Afrique est encore peu reconnue en France, elle s'intéresse à l'histoire des villes africaines et plus particulièrement à l'histoire économique et l'urbanisme colonial². C'est au tournant des années 1990 qu'elle publie une série de travaux sur l'histoire des Africaines et interroge leur invisibilisation dans la discipline historique³. Elle opère un second basculement conceptuel dans les années 2000 : alors qu'en France la catégorie du genre suscite encore de nombreuses réticences parmi les historiens et historiennes⁴, Odile Goerg s'empare de cette grille de lecture – elle « chausse les lunettes du genre » comme elle aimait le dire dans ses enseignements – pour analyser les sociétés africaines. Elle encadre alors plusieurs étudiant.e.s travaillant sur l'histoire des femmes et/ou le genre. Finalement, en 2003, elle inaugure, avec la sociologue sénégalaise Fatou Sow, le premier séminaire mêlant approches historiques et perspectives de genre en Afrique, contribuant ainsi à l'essor de ces recherches en France.

Dans l'entretien qui suit, Odile Goerg revient sur son parcours d'historienne de l'Afrique en France et sur la manière dont elle a progressivement intégré un questionnement sur les femmes, puis le genre, dans ses recherches. Odile Goerg se penche d'abord sur son enfance, ses études et son militantisme au tournant des années 1970-1980 qui ont forgé sa conscience féministe. Elle s'attarde ensuite sur son expérience de maîtresse de conférences (1989-1998) puis de professeure des universités à Strasbourg (1998-2001) pour finir sur ses années en tant que professeure d'histoire contemporaine de l'Afrique à l'université Paris Diderot (2001-2019). Entre la France, la Guinée, la Sierra Léone, l'Angleterre et les États-Unis, la trajectoire personnelle et scientifique d'Odile Goerg permet tout autant de revenir sur le parcours singulier de l'historienne que sur la prise en compte du « genre » comme une « catégorie utile d'analyse »⁵ en histoire contemporaine de l'Afrique au tournant des années 1990 en France. Dans ce témoignage, Odile Goerg restitue les lectures mais aussi les amitiés et les rencontres avec des collègues et des étudiant.e.s qui ont façonné ses choix méthodologiques et ont contribué à faire bouger les lignes de l'écriture de l'histoire de l'Afrique en France, longtemps restée très androcentrée. Elle restitue ainsi le climat universitaire français dans lequel ces perspectives d'analyse historiennes ont émergé, non sans difficultés. Ce retour sur son parcours est enfin l'occasion d'éclairer le riche apport des études de genre au renouvellement de l'histoire contemporaine de l'Afrique en France, au cours des trois dernières décennies.

On ne naît pas féministe, on le devient

Sara Panata : En reprenant l'idée que l'« on ne naît pas féministe, on le devient », nous souhaiterions savoir comment est née la « conscience de genre » dans ta trajectoire personnelle et intellectuelle.

Odile Goerg : Je crois qu'il est très difficile de revenir en arrière et de pouvoir donner une origine précise. Mais j'avais trouvé très intéressante l'ego-histoire de Pascale Barthélemy⁶ dans laquelle elle parlait « d'entre deux ». Elle est la deuxième de son adelphie. Je suis aussi la deuxième de trois filles, et je pense que ceci a généré mon positionnement, notamment féministe, qui tient à cette histoire familiale, à devoir trouver sa place et à s'affirmer. Mes deux sœurs sont assez différentes de moi et ont réagi différemment au contexte familial, avec un père aimant et généreux, mais foncièrement machiste, et une mère « au foyer » effacée, mais vivant sur le souvenir de ses années de travail de l'âge de 16 ans à son mariage à 28 ans. Toucher finalement sa pension de retraite a été un événement important pour elle. Voir le fonctionnement familial et être consciente que je ne voulais pas reproduire ce modèle a sûrement eu un impact sur ma trajectoire personnelle. Évidemment, comme toute gamine, j'avais aussi envie d'être dans la norme. Mais assez tôt, je souhaitais faire en sorte d'avoir une autre vie.

Le mouvement féministe et contestataire était actif dans ma jeunesse, mais je n'ai pas de souvenirs précis de ce bouillonnement féministe à Strasbourg dans les années 1970 et, trop jeune et vivant dans un

² En contrepoint, voir l'entretien réalisé par Céline Pauthier sur son parcours d'historienne de la Guinée. Goerg Odile (2023), « La Guinée et les nœuds de l'histoire », *Politique africaine*, 169(1), pp. 121-144.

³ Voir la liste de publications à la fin de l'entretien.

⁴ Thébaud Françoise (2007), *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions.

⁵ Scott Joan (1986), « Gender: a useful Category of Historical Analysis », *American Historical Review*, 91(5), pp. 1053-1075 [trad (1988) « Genre. Catégorie d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38, pp.125-153].

⁶ Barthélémy Pascale (2019), « “Habiter l'entre-deux”, document d'ego-histoire », habilitation à diriger des recherches, université Paris-Diderot.

milieu protégé, je suis passée à côté de Mai 68. Je suis née à Strasbourg en 1954 et j'y ai fait mes études jusqu'à l'hypokhâgne à Fustel de Coulanges. J'ai quitté Strasbourg en 1973, j'avais alors dix-neuf ans, pour aller en classes préparatoires au lycée Henri IV à Paris. J'étais alors focalisée sur les études, mais, le concours de l'École normale supérieure (ENS) réussi, j'ai participé à un « groupe femmes ». Un livre marquait tout particulièrement à l'époque : *Notre corps nous-mêmes* qui venait d'être traduit et adapté des États-Unis⁷. Ce livre parlait de pratiques que l'on appellerait du *self help* ; il s'agissait de partager des modes de connaissance de son corps et des discussions. On apprenait l'usage du speculum, mais surtout à se connaître soi-même. D'ailleurs, ce qui m'a frappée lors de mes deux préparations à l'accouchement en 1986 et 1996, surtout lors du deuxième car j'étais plus âgée que les autres femmes, c'était qu'elles ne connaissaient pas du tout leur corps. Elles se soumettaient à la médecine, souhaitaient une péridurale et c'est tout. Je trouvais que c'était un rapport au corps complètement différent de ce que l'on avait appris dans ces groupes militants de la fin des années 1970-début des années 1980.

Illustration n° 1. Manifestation féministe à Paris, années 1970. Odile Goerg (à gauche)



Source : archives privées d'Odile Goerg

Sara : Quels étaient les profils des militantes féministes que tu fréquentais dans ces groupes de *self help*?

Odile : Je me souviens de médecins ou d'étudiantes en médecine, notamment parce que l'on était en 1975, en plein débat pour la loi sur l'avortement et son application. Elles étaient, je dirais, plutôt d'un milieu étudiant ou intello. Je ne pense pas que c'était socialement très mixte.

J'ai intégré l'École normale supérieure de filles de Fontenay-aux-Roses en 1974. Je n'ai aucun souvenir de mobilisation féministe à Fontenay et je n'ai d'ailleurs gardé aucun lien avec les étudiantes de ma promotion, signe que nous n'étions pas très proches. J'y avais cependant une amie sénégalaise, auditrice libre, Nguissaly Sarré, non militante sur le plan féministe, avec laquelle je suis restée en contact quand j'allais à Dakar. Par contre, j'ai pris conscience, mais après coup, de la façon dont nos études étaient genrées. Ainsi, on proposait un cours d'histoire de l'art à Fontenay, domaine qui m'intéressait depuis longtemps, considéré comme approprié pour les femmes, « êtres sensibles ». Ce cours était en fait un « résidu » de l'ancienne agrégation féminine, supprimée en 1976, pour laquelle existait une épreuve d'histoire de l'art spécifique. L'enseignante, une professeure âgée, poursuivait cette tradition. Mais, au-delà de cette conscience d'études genrées, je n'ai pas le souvenir de Fontenay comme étant un lieu de bouillonnement féministe. Nous suivions les autres enseignements à Paris I où existaient des cours d'histoire de l'Afrique. Ainsi, en licence en 1975, j'ai

⁷ Boston Women's Health Book Collective (1971), *Our bodies, ourselves*, New-York, Simon & Schuster. L'ouvrage a été adapté et traduit en français pour la première fois en 1977 et réactualisé en 2020 (Collectif NCMC, Marseille, Hors d'atteinte). Des chercheuses sénégalaises en ont aussi proposé une version pour l'Afrique francophone. Collectif de Boston pour la santé des femmes (1977), *Notre corps, nous-mêmes* [trad. Collectif français des adaptatrices], Paris, Albin Michel ; Codou Bop et Sow Fatou (2004), *Notre corps, notre santé. La santé et la sexualité des femmes en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan.

choisi ce domaine qui m'était totalement inconnu et j'ai eu Yves Person comme professeur pour les cours magistraux⁸. Il n'était pas très actif auprès des étudiant.e.s de licence, et en tout cas pas intéressé par les questions économiques ou sociales que j'ai choisies ensuite pour ma maîtrise⁹. C'est Claude-Hélène Perrot¹⁰, son assistante, qui assurait le suivi des TD et des mémoires. Elle avait fait sa thèse d'État sur une société matrilineaire, une société où beaucoup de ses informateurs étaient en fait des informatrices, mais elle ne le mettait pas en avant et n'en faisait pas un objet d'étude ou de réflexion. J'ai eu l'occasion de discuter bien plus tard de cela avec elle. Son histoire personnelle, familiale notamment mais aussi générationnelle, explique en partie son non-militantisme comme féministe. Ainsi, les femmes africaines, en tant que telles, n'avaient alors aucune place dans les cours de licence ou de maîtrise, alors qu'à la même époque Michelle Perrot¹¹ assurait, depuis 1973, un séminaire sur l'histoire des femmes à Paris-Diderot¹², université où j'ai poursuivi en thèse ensuite.

Le militantisme s'effectuait alors hors de l'université pour moi. J'étais active dans un mouvement qui s'appelait le CAMS (Commission pour l'abolition des mutilations sexuelles). C'est dans ce contexte que j'ai fait la connaissance d'Awa Thiam, autrice d'un livre qui avait suscité beaucoup de réactions négatives parmi ses concitoyens masculins, *La Parole aux négresses*¹³. Déjà à l'époque, il y avait cette ambiguïté, même si elle n'était pas énoncée de la même manière qu'aujourd'hui : est-ce qu'en tant que femmes blanches, nous sommes légitimes à militer contre l'excision ? Est-ce que ce n'est pas aux Africaines de le faire ? En tout cas, le CAMS était mixte dans tous les sens du terme.

À cette période, la presse féministe était dynamique, par exemple *Histoire d'Elles*¹⁴, un journal auquel j'ai contribué, notamment pour sa diffusion. J'étais également abonnée à une revue féministe britannique, *Spare Rib*, qui comportait toujours une page historique¹⁵. Il y avait aussi la librairie-café Carabosses, rue de la Roquette à Paris, qui jouait un grand rôle dans la diffusion des idées féministes et pour la défense de l'homosexualité. Éliane Viennot, que j'ai connue à ce moment-là, était cofondatrice¹⁶. Il y avait donc toute une ambiance militante dans laquelle je me retrouvais, mais sans forcément faire de liens avec le monde universitaire. Ce bouillonnement d'idées n'était absolument pas présent dans les cours que l'on nous enseignait.

⁸ Yves Person (1925-1982) était professeur d'histoire de l'Afrique à l'université Paris Panthéon Sorbonne de 1971 à 1982. Becker Charles *et al.* (2015), « Yves Person, historien de l'Afrique engagé dans son temps : des textes fondateurs », in C. Becker, R. Colin, L. Daronian et C.-H. Perrot (dir.), *Relire Yves Person, L'État-nation face à la libération des peuples africains*, Paris, Présence africaine, pp. 39-46.

⁹ Goerg Odile (1976), « Le Dahomey 1918-1938, de la Convention du Niger à l'assimilation douanière », mémoire de maîtrise, université Paris I.

¹⁰ Claude Hélène Perrot (1928-2019) est élue assistante, c'est-à-dire maîtresse de conférences à l'université Paris I en 1973, puis professeure en 1983, avant de prendre sa retraite en 1993. Elle soutient sa thèse d'État en 1978 : « Les Anyi-Ndényé et le pouvoir politique aux XVIII^e et XIX^e siècles », université Paris I. Sa publication est remarquablement illustrée par les photographies de Marc Garanger : Perrot Claude Hélène (1982), *Les Anyi-Ndényé et le pouvoir politique aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne/CEDA et rééditée à l'initiative du roi Boa Kouassi III, roi des Anyi-Ndényé (2014), Abidjan, NEI. Voir aussi Perrot Claude Hélène (2008), *Les Éotilé de Côte d'Ivoire aux XVIII^e et XIX^e siècles : pouvoir lignager et religion*, Paris, Publications de la Sorbonne.

¹¹ Michelle Perrot est professeure émérite d'histoire contemporaine à Paris-Diderot (aujourd'hui Paris Cité).

¹² Après mai 1968, l'université de la Sorbonne a été scindée et Paris 7 créée en 1970 ainsi que d'autres universités également numérotées. Elle a pris le nom de Jussieu, lieu de sa localisation, puis de Paris-Diderot par la suite. En 2019 elle est devenue université Paris Cité par fusion avec d'autres établissements.

¹³ Thiam Awa (1978), *La parole aux négresses*, Paris, Denoël-Gonthier.

¹⁴ Le premier numéro d'*Histoire d'Elles* sort le 8 mars 1977. Sebbar Leïla (1982), « Histoires d'Elles », *Sorcières : les femmes vivent*, 24 (1), pp. 34-40.

¹⁵ *Spare Rib* est une revue féministe britannique, éditée de 1972 à 1993. Odile Georg y était abonnée de 1980 à 1985. Pour en savoir plus, voir le site de la British Library, « About Spare Rib », consulté le 23 novembre 2022. URL : <https://www.bl.uk/spare-rib/themes/about-spare-rib>.

¹⁶ La librairie militante Carabosse a été créée en 1978. Son fonds d'archives est conservé par la bibliothèque Marguerite Durand, Ville de Paris : <https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/FRCGMNOV-751135101-D0L>. Devenue professeure de littérature à l'époque moderne, Éliane Viennot s'est notamment investie dans les travaux sur la langue française sous l'angle du genre : Viennot Éliane (2014), *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe ; Viennot Éliane (2016), *L'Académie contre la langue française*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe ; Viennot Éliane (2018), *Le langage inclusif : pourquoi, comment*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.

Une histoire de l’Afrique sans les femmes est-elle possible ?

Ophélie Rillon : Tes premières recherches ne vont pas porter sur l’histoire des femmes mais sur l’histoire économique de l’Afrique. Tu publies certes un article en 1982 sur les femmes au Nigéria¹⁷ grâce à un réseau féministe militant, mais c’est véritablement à la fin des années 1990, après avoir soutenu ta thèse d’État en 1996 et au moment où tu es élue professeure des universités (PU) à l’Université Marc-Bloch de Strasbourg, en 1998, que tu publies une série de textes sur l’histoire des Africaines, et notamment sur leur invisibilité politique. L’un porte un titre très évocateur : « Les femmes paradoxales en Afrique : omniprésence sociale et invisibilité historique en France »¹⁸ qui fait écho à l’ouvrage publié la même année par Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l’histoire*¹⁹. Comment expliquerais-tu aujourd’hui cet intérêt tardif pour l’histoire des femmes africaines dans le champ académique français, comparé à d’autres disciplines comme la sociologie et l’anthropologie²⁰ ? Quelles sont les raisons de ce basculement à la fois personnel mais aussi collectif – bien que relatif – de la discipline historique dans les années 1990 ?

Odile : Tout d’abord, avant d’être PU, j’étais maîtresse de conférences (MCF) en histoire contemporaine, de 1989 à 1998, sur un poste qui n’était pas lié à mes recherches en histoire de l’Afrique. J’étais à Strasbourg et j’étais mère célibataire, puis responsable de deux enfants, avec les contraintes que cela implique pour les déplacements.

Ma fille est née à Paris en 1986 quand j’étais enseignante en lycée (1978-1987) puis en délégation au CNRS (1987-1989). Éluë MCF à l’université de Strasbourg, j’ai déménagé quand elle avait trois ans. Mon fils, Joshua, est né juste après ma thèse d’État en 1996. Il était difficile pour moi de multiplier les déplacements pour les archives, pour assister à des séminaires ou encore pour participer à des colloques. Je devais faire des choix. Mon partenaire, américain, père de mon fils, n’était disponible que lors des congés universitaires et avait ses propres contraintes de recherche. C’est d’ailleurs mon élection à l’Institut universitaire de France (IUF) en 1994, position qui impliquait une forte décharge d’enseignement, qui m’a permis d’achever ma thèse d’État.

Il faut vraiment souligner que dans ces années-là, au début des années 1980, l’histoire de l’Afrique était encore peu reconnue et très peu acceptée dans le milieu universitaire français. Je dirais que c’est encore en partie vrai dans le sens où il faut se battre pour avoir des postes et que les postes disparaissent facilement, ce qui veut bien dire que les collègues occidentalistes ne trouvent pas que l’enseignement de cette histoire est fondamental, ou que l’institution ne trouve pas que c’est important. Donc dans le contexte des années 1970-1980, nous militions pour être reconnues en tant qu’historiens et historiennes de l’Afrique, et nous veillions à ne pas nous particulariser en tant que femmes, particularité bien française. À cette période, l’histoire des femmes elle-même n’était ni reconnue, ni vraiment répandue en France. Je n’ai pas souvenir d’un séminaire ou d’un vif intérêt dans ce sens à l’université de Strasbourg, en tout cas dans la faculté d’histoire. L’élection de Rebecca Rogers en 1995 a vraiment changé les choses : elle apportait son orientation de recherche sur l’histoire des femmes mais aussi sa vision critique de l’universalisme à la française. À l’inverse, je l’ai ouverte à l’histoire de l’Afrique et de la colonisation, ce qu’elle a développé dans ses études sur l’Algérie²¹.

Bien sûr, il y avait des lectures, des échos de toute la recherche qui se faisait ailleurs. Malgré mes contraintes, j’ai quand même participé à divers colloques, d’abord en Grande-Bretagne puis aux États-Unis. J’allais notamment assez régulièrement aux conférences organisées par l’African Studies Association (ASA). Je pense aussi à des travaux qui m’avaient marquée à l’époque, notamment ceux de Jeanne-Marie Penvenne, rencontrée à un colloque de l’ASA, ou de Nina Mba²². Je faisais entrer progressivement ces problématiques

¹⁷ Goerg Odile (1982), « Nigéria. Une autonomie économique sans contrepartie politique », in E. Paquot (dir.), *Terre des femmes. Panorama de la situation des femmes dans le monde*, Paris-Montréal, La Découverte/Maspero/Boréal Express, pp. 109-111.

¹⁸ Goerg Odile (1998), « Les femmes paradoxales en Afrique : omniprésence sociale et invisibilité historique en France », in A.-M. Sohn et F. Thélamon (dir.), *L’Histoire sans les femmes est-elle possible ?* Paris, Perrin, pp. 115-127.

¹⁹ Perrot Michelle (1998), *Les femmes ou les silences de l’histoire*, Paris, Flammarion.

²⁰ Voir notamment en français : Paulme Denise (1960), *Femmes d’Afrique noire*, Paris-La Haye, Mouton ; Meillassoux Claude (1975), *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspéro ; Vidal Claudine (1977), « Des femmes sur l’Afrique des femmes », *Cahiers d’Études africaines*, 17(65).

²¹ Rogers Rebecca (2013), *A Frenchwoman’s Imperial Story : Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press.

²² Mba Nina (1982), *Nigerian Women Mobilized: Women’s Political Activity in Southern Nigeria, 1900-1965*, Berkeley, University of

dans mes cours. Donc je voyais bien que d'autres questions étaient posées dans le monde anglophone et qu'il y avait un décalage. J'avais conscience de ce qui se faisait et s'écrivait ailleurs mais il me restait une réticence à l'idée d'être particularisée en tant que femme travaillant sur les femmes, ce qui était marginalisé, voire méprisé, académiquement. Je me souviens de sarcasmes de collègues à ce sujet. Je pense que c'est un phénomène assez français de considérer l'histoire des femmes comme une discipline proprement féminine. Celle-ci ne procurait pas de reconnaissance universitaire à l'époque et les échos médiatiques n'étaient pas ceux d'aujourd'hui. Le contexte était fort différent, surtout après le déclin relatif des mouvements féministes. Les départements de *women studies* ou de *gender studies* ne sont pas dans l'esprit universitaire français, surtout en histoire qui reste une discipline fermée sur elle-même et respectueuse de la division en « quatre périodes ». La transdisciplinarité n'était alors pas de mise comme l'impliquent les notions de « *women* » ou « *African studies* », même si dans la pratique nous transgressions ces frontières disciplinaires.

Par ailleurs, une des critiques de départ à l'encontre de l'histoire des femmes, puis des études de genre en France, était qu'il ne s'agissait pas d'histoire mais de militantisme. Ce fut un frein important à l'institutionnalisation de l'histoire des femmes. Il fallait donc à la fois montrer qu'on fonctionnait selon la même méthodologie historique et démontrer que l'histoire dite « neutre » ne l'est pas, mais est produite par des hommes socialement situés. C'est d'ailleurs un reproche qui continue à être fait aujourd'hui, même dans des discours plus généraux en dehors de l'institution universitaire, pour dévaloriser une analyse : « Vous êtes militantes, vous êtes féministes... » ! Donc à la longue tu assumes : oui, je suis féministe, mais j'applique la même méthode et les mêmes règles que dans les autres domaines de recherche. Il est sûr que cela a dû empêcher beaucoup de collègues, et surtout des femmes parce que ce sont elles qui menaient ces recherches, de le faire ouvertement et de ne faire que ça. Pour autant, cela ne veut pas dire que dans les cours, ou ailleurs, on n'évoquait pas ces réflexions et questions de recherche ...

Le texte dont tu as parlé, « Les femmes paradoxales en Afrique »²³, est celui que j'avais présenté à un colloque organisé en novembre 1997 à Rouen par Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon, « L'histoire sans les femmes est-elle possible²⁴ ? » Ces historiennes se situaient dans la continuité du colloque de Saint Maximin organisé par Michelle Perrot en 1983, intitulé « Une histoire des femmes est-elle possible ? », auquel je n'avais pas participé²⁵. Je ne travaillais pas spécifiquement sur les femmes à cette époque-là. Quinze ans plus tard, j'ai voulu poser la question du traitement des femmes par l'histoire de l'Afrique parce que, quand on lit les travaux d'anthropologie ou d'ethnologie, les femmes sont partout en Afrique, comme tu le soulignais²⁶. Dans les études africaines, il apparaît de façon évidente qu'elles ont joué et qu'elles continuent à jouer un rôle central. Pourquoi donc ne sont-elles pas présentes dans les études historiques ? Ce colloque était l'aboutissement d'une dynamique et d'une réflexion menée depuis de longues années à laquelle nous participions aussi en tant qu'historiennes, implicitement.

Catherine Coquery-Vidrovitch²⁷, influencée par les études américaines et collègue de Michelle Perrot, a été à l'avant-garde en introduisant ces thèmes dans son séminaire, ce qui aboutit à la publication d'un

California ; Penvenne Jeanne Marie (1995), *African Workers and Colonial Racism; Mozambican Strategies for Survival in Lourenço Marques, Mozambique 1877-1962*, Londres, Heinemann ; Penvenne Jeanne-Marie (1997), « Seeking the Factory for Women, Mozambican Urbanization in the Late Colonial Era », *Journal of Urban History*, 23(3), pp. 342-379. Odile Goerg l'a conviée à écrire un texte pour un numéro spécial qu'elle a coordonné : Penvenne Jeanne-Marie (2003), « "A xikomo xa lomu, iku tira". Citadines africaines à Lourenço Marques, Mozambique, 1945-1975 », *Mouvement Social*, 204(3), pp. 81-92.

²³ Goerg O. , « Les femmes paradoxales en Afrique », art. cité, pp. 115-127.

²⁴ « L'histoire sans les femmes est-elle possible ? », Actes du colloque, Rouen, 27-29 novembre 1997, organisé par Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon. Les actes du colloque sont consultables sur Gallica à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/br-t6k4801304q.texteImage> [consulté le 23 novembre 2022]. Sohn Anne-Marie et Thélamon Françoise (1998) (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin.

²⁵ Perrot Michelle (1984) (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages. Sur l'émergence de l'histoire des femmes en France et ces différents événements scientifiques, voir Virgili Fabrice (2002), « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 75(3), pp. 5-14.

²⁶ Le dossier coordonné par Vidal C., « Des femmes sur l'Afrique des femmes », *op. cit.*, comporte un essai satirique, signé d'un acronyme GERTRUDE. Odile Goerg a souvenir que cet essai avait été très mal accueilli par les collègues masculins, preuve des réticences à toute critique féministe. Il pointait les dettes des hommes envers leurs épouses ou compagnes qui prennent des notes en archives, relisent, tapent les manuscrits. Gertrude (1977), « Postface à quelques préfaces », *Cahiers d'Études africaines*, 17(65), pp. 177-187.

²⁷ Elle est élue maître-assistante (actuellement MCF) en 1972 puis professeure à l'université Paris-Diderot. Elle prend sa retraite en 2001 quand Odile Goerg lui succède. Voir ses mémoires : Coquery-Vidrovitch Catherine (2021), *Le Choix de l'Afrique*, Paris, La Découverte.

numéro thématique sur l'« Histoire des femmes en Afrique » en 1988²⁸, puis son livre de synthèse *Les Africaines* en 1994²⁹. Mais je n'ai pas suivi ses séminaires : je n'étais plus étudiante mais enseignante et peu disponible, puis éloignée de Paris. Il faut toutefois noter un paradoxe qui m'a longtemps interpellée : il y avait beaucoup d'enseignantes-chercheuses en études africaines, en histoire ou dans d'autres disciplines en France, mais elles ne travaillaient pas spécifiquement sur les femmes, ou alors, quand elles le faisaient, il s'agissait d'un pas de côté. Je pense notamment à Denise Paulme qui édite *Femmes d'Afrique noire* en 1960³⁰, à Claude-Hélène Perrot et Catherine Coquery-Vidrovitch déjà citées, à Françoise Raison³¹, et surtout à Hélène d'Almeida-Topor (1932-2020), dont j'étais très proche. Elle publie en effet *Les Amazones. Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale* dès 1984 en se basant notamment sur des enquêtes orales effectuées au Bénin dans les années 1960 où elle vivait et enseignait³². Aucune de ces femmes ne s'affirmait alors féministe alors qu'elles l'étaient manifestement dans leur pratique scientifique et personnelle et ouvraient la voie. Il me semble y voir un élément générationnel où le militantisme était essentiellement anticolonial, car concomitant du processus des indépendances et de la guerre d'Algérie.

À ce propos, il y a une chose que j'ai toujours regrettée. En 1998, j'avais pris contact avec Denise Paulme (1909-1998). J'avais rendez-vous avec elle. J'avais envie de dialoguer avec elle, enfin, pour savoir ce qui l'avait motivée à publier son ouvrage en 1960³³, qui est quand même un des premiers documents sur le sujet alors qu'elle-même, dans ses recherches ultérieures, ne s'affirme pas ouvertement féministe. Elle donne cependant des clés pour comprendre son attitude, dans un beau texte, « Sanga 1935 », publié en 1977, qui revient sur les conditions d'enquête de terrain et les relations avec les collègues masculins³⁴. J'avais lu tout ce qu'elle avait écrit avant de la rencontrer. Malheureusement, j'ai trop tardé et elle était en trop mauvaise santé pour finalement me recevoir. C'est donc un grand regret de ne pas avoir pris le temps avant, de ne pas avoir pu lui poser cette question, mais j'ai consacré une séance de mon séminaire à analyser sa démarche en 2009-2010. Les chercheuses qu'elle avait mobilisées dans ce volume, essentiellement des anthropologues, intégraient en fait les femmes dans leurs analyses mais sans le mettre explicitement en avant, certainement pour les mêmes raisons que les historiennes à l'époque : ne pas voir leur travail minoré par l'institution et les collègues hommes³⁵.

²⁸ Coquery-Vidrovitch Catherine (1988) (dir.), *L'Histoire des femmes en Afrique*, Paris, L'Harmattan [Cahiers du Groupe Afrique Noire, n° 11] : volume issu de travaux d'étudiants du DEA « Connaissances des Tiers-Mondes » durant l'année 1985-1986.

²⁹ Coquery-Vidrovitch Catherine (1994), *Les Africaines : Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^e au XX^e siècle*, Paris, éditions Desjonquères. On peut signaler parallèlement les recherches de Goutalier Régine et Knibiehler Yvonne (1985), *La femme au temps des colonies*, Paris, Stock ; Goutalier Régine et Knibiehler Yvonne (1986), « Femmes et colonisation », rapport terminal au ministère des Relations extérieures et de la Coopération, Institut d'histoire des pays d'outre-mer, Université de Provence.

³⁰ Paulme D., *Femmes d'Afrique noire*, op. cit., traduit aux États-Unis dès 1963, ce qui montre l'intérêt outre-Atlantique et le décalage : Paulme D. (1963), *Women of Tropical Africa*, Berkeley, University of California Press.

³¹ MCF puis professeure d'histoire contemporaine à l'université Paris Diderot jusqu'en 2014.

³² Almeida-Topor (d') Hélène (1984), *Les Amazones*, Paris, éditions Rochevigne. Elle était MCF en histoire contemporaine à l'université Paris XII, puis professeure à l'université de Metz (1988-1994) et finalement à l'université Paris Panthéon-Sorbonne (1994 à 2003).

³³ Paulme D., *Femmes d'Afrique noire*, op. cit. À noter qu'elle avait déjà publié un bref texte : Paulme Denise (1950), « Un mouvement féminin en pays kissi (septembre 1948) », *Notes africaines*, 46, pp. 43-44.

³⁴ Paulme Denise (1977), « Sanga 1935 », *Cahiers d'Études africaines*, 17(65), pp. 7-12 ; Paulme Denise (1979), « Quelques souvenirs », *Cahiers d'Études africaines*, 19(73/76), pp. 9-17 (numéro qui lui est consacré). Sur la trajectoire de Denise Paulme et les rapports de genre dans la recherche, voir Lemaire Marianne (2010), « Un parcours semé de terrains. L'itinéraire scientifique de Denise Paulme », *L'Homme*, 193, pp. 51-73 ; Lemaire Marianne (2020), « Âge, sexe et génération de l'ethnologue Denise Paulme en Côte d'Ivoire dans les années 1960 », *Ethnologie française*, 50(1), pp. 177-192 ; Lemaire Marianne (2020), « Lettres d'amour et de science. Denise Paulme en correspondance avec André Schaeffner », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 52(2), pp. 253-273. Voir aussi Lifchitz Déborah et Paulme Denise [édité par Marianne Lemaire] (2015), *Lettres de Sanga*, Paris, CNRS Éditions.

³⁵ Deluz Ariane, Le Cour Grandmaison Colette et Retel-Laurentin Anne (1978), *La natte et le manguiier. Les carnets d'Afrique de trois ethnologues*, Paris, Mercure de France, 1978 [réédité en 2001 sous le titre *Vies et paroles de femmes africaines*, Paris, Karthala] ; Gessain Monique (2006), *La femme et le masque : ou l'éloge de l'équilibre chez les Bassari*, Paris, Sepia.

Illustration n° 2. Odile Goerg, Claude Hélène Perrot et Hélène d'Almeida-Topor (de gauche à droite), Parc de Bagatelle, Paris, 13 juillet 1986



Source : archives d'Hélène d'Almeida-Topor, IMAF Aubervilliers

Une autre façon de réfléchir à cet intérêt tardif pour l'histoire des femmes en Afrique est de voir comment les questionnements et les méthodes se modifient au fil du temps. J'ai une carrière assez longue. On ne fait pas l'histoire de l'Afrique maintenant comme on la faisait il y a quarante ans pour des raisons évidentes de diversification des sources, de questionnement renouvelé... Il ne faut pas faire d'anachronisme, mais quand j'ai fait mes recherches sous la direction de Catherine Coquery-Vidrovitch pour mes deux thèses³⁶, il est évident, maintenant, que ces sujets auraient pu être traités autrement ou auraient sûrement pu inclure plus de dimensions genrées. À l'époque, je n'avais pas trouvé de biais ou de sources qui me permettaient de le faire de manière évidente. Il est important aussi de rappeler que tout était à écrire en histoire de l'Afrique et que les bases que nous posons ont servi de tremplin pour les études ultérieures.

La seule fois où j'ai adopté explicitement une perspective de genre, c'était dans ma thèse d'État qui compare les politiques urbaines dans l'Empire français (Conakry en Guinée) et l'Empire britannique (Freetown en Sierra Leone) du XIX^e siècle à 1914. J'y aborde la question du droit de vote à Freetown. Du côté français, la question du vote ne se posait même pas car les municipalités étaient des institutions administratives ; dans le conseil municipal, soit il n'y avait pas d'Africains, soit ils étaient nommés, et ceci jusque dans les années 1950. À l'inverse, pour la municipalité de Freetown, pensée dans l'optique du *self government* et en discussion dans les années 1880-1890, la question était posée dans le cadre d'un suffrage strictement censitaire. Une source me permettait de mettre en avant les discussions sur l'inclusion des femmes, à savoir la retranscription dans la presse locale de deux débats qui eurent lieu dans une école de filles à Freetown, la Wesleyan Female

³⁶ Goerg Odile (1981), « Échanges, réseaux, marchés : l'impact colonial en Guinée (mi-XIX^es.-1913) », thèse de 3^e cycle, université Paris 7 [publication en 1986 : *Commerce et colonisation en Guinée (1850-1913)*, Paris, L'Harmattan] ; Goerg Odile (1996), « Pouvoir colonial, municipalités et espaces urbains. Étude comparée : Conakry-Freetown des années 1880 à 1914 », thèse d'État, université Paris 7 [publication en 1997 : *Pouvoir colonial, municipalités et espaces urbains. Conakry-Freetown des années 1880 à 1914* [2 tomes], Paris, L'Harmattan].

Educational Institution, en 1883 et 1892. Je propose une analyse plus fouillée de ces textes dans un article³⁷. Mais sinon, dans ma thèse, à l'époque, je n'ai pas réussi à faire parler les sources autrement, sous l'angle des femmes ou du genre, notion qui était alors encore peu usitée.

Illustration n° 3. Soutenance de la thèse d'État d'Odile Goerg. Odile Goerg, Catherine Coquery-Vidrovitch, Peter Mark et Hélène d'Almeida-Topor (de gauche à droite), Paris, 1996

Source : archives privées d'Odile Goerg



Sara : Dans ton parcours on ressent bien l'influence des recherches anglophones. Au-delà de tes lectures, quand as-tu commencé à t'exposer au milieu international et pourquoi ?

Odile : Il y a des raisons académiques et des raisons personnelles. L'envie du voyage est ancienne. Puis, lors d'un chantier de volontariat international au Sénégal en 1975, en Casamance à planter des bananiers, j'ai fait la connaissance de deux Britanniques avec lesquels j'ai conservé des relations. Ils m'ouvraient vers le militantisme féministe de leur pays et ont facilité les contacts avec les milieux universitaires car j'allais régulièrement en Angleterre, combinant vacances, recherches et contacts. Il faut en effet tisser des réseaux. Comme j'ai fait ma thèse d'État sur la Guinée et la Sierra Leone, je devais forcément aller consulter les archives et les études en Grande-Bretagne, puis présenter et discuter mes travaux dans un espace anglophone. Mon laboratoire, le SEDET³⁸, entretenait aussi des relations avec la SOAS (School of Oriental and African Studies, Londres) à l'époque. Étant Alsacienne, j'étais aussi orientée vers l'Allemagne, par goût personnel mais aussi via le SEDET qui avait des échanges avec János Riesz enseignant la littérature africaine francophone à l'université de Bayreuth. À Francfort-sur-le-Main, je retrouvais des chercheurs, comme Adam Jones qui travaillait sur la Sierra Leone et m'invita aux rencontres organisées au CWAS (Centre of West African Studies) à l'université de Birmingham sur ce pays (Sierra Leone Studies at Birmingham)³⁹, mais aussi Mamadou Diawara, qui y était chercheur invité. Je l'avais connu à Bamako en 1978 et revu à Paris quand il est venu faire sa thèse à l'EHESS en 1980⁴⁰.

Parallèlement, après la Grande-Bretagne, j'ai eu des raisons personnelles de développer les liens avec les États-Unis puisque mon partenaire, Peter Mark, est Américain. J'ai fait sa connaissance à un colloque à

³⁷ Goerg Odile (2023), « Quand l'organisation municipale fait débat à la Wesleyan Female Educational Institution. Freetown (Sierra Leone, 1883-1892) », *Clio, Femmes, Genre et Histoire*, 58(2), pp. 15-38.

³⁸ Le SEDET (Sociétés en développement : Études transdisciplinaires), issu du laboratoire Tiers-Monde fondé au milieu des années 1970, devient le CESSMA (Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques), UMR 245, en 2014 après la fusion avec des chercheur-e-s de l'INALCO et de l'IRD.

³⁹ Chercheur à l'Institut Frobenius de Francfort puis professeur à l'Institut für Afrikanistik de l'université de Leipzig en 1995.

⁴⁰ Professeur d'anthropologie à l'université de Francfort depuis 2004.

Cologne en janvier 1983, mais notre relation a démarré bien plus tard, en 1992. Ses recherches portaient alors sur la Casamance, notamment sur les aspects religieux et culturels. Plus récemment, il a travaillé sur les ivoires produits par des artisans africains pour un marché européen, puis sur la perception des identités sur la côte de Guinée à l'époque moderne et les premiers contacts entre Africains et Européens. Il est aujourd'hui professeur émérite à Wesleyan University (Connecticut). J'allais donc régulièrement dans ce pays où j'étais en contact avec des collègues à Columbia (New York) ou Yale (Connecticut). Le poste de PU favorise également les ouvertures internationales. Les invitations à des jurys de thèse ouvrent à chaque fois de nouvelles perspectives. Ainsi, à Bruxelles, je fus en contact avec des chercheuses, comme Valérie Piette et Catherine Jacques travaillant sur les liens entre les mouvements de femmes en Belgique et le Congo belge. Elles abordaient l'histoire de l'Afrique par ce biais⁴¹. Finalement, je suis membre depuis 2008 du Conseil de l'Institut international africain (IAI) basé à Londres. Tous ces contacts ponctuels, noués au fil des années, s'ajoutent aux rencontres lors des colloques internationaux liés aux organisations nationales des études africaines, que ce soit aux États-Unis (ASA), en Grande-Bretagne, Allemagne... et plus tard en France même à partir de 2006 (RTP-Afrique puis Rencontres des études africaines en France [REAF]), ou dans le cadre de l'AEGIS (Africa-Europe Group for Interdisciplinary Studies) dont la première conférence (ECAS) eut lieu à Londres en 2005.

Plus précisément, sur la question des femmes et du genre et comme je l'ai dit plus haut, Rebecca Rogers a influencé ma trajectoire du fait de sa double culture et formation américaine (Harvard) et française (EHESS). Elle avait fait sa thèse sur l'école des filles de la Légion d'honneur⁴². Elle avait enseigné auparavant à l'université d'Iowa et elle avait reproduit à Strasbourg ce qu'elle faisait aux États-Unis : des groupes de lecture, totalement mixtes, qui abordaient des questions féministes à travers des lectures communes. Cela m'a sensibilisée à l'histoire des femmes et aux questions féministes. Il y avait des chercheuses d'autres disciplines qui venaient à ces discussions, totalement pluridisciplinaires. Ces groupes m'ont aussi fait prendre conscience de ce qu'impliquait l'universalisme à la française et les raisons pour lesquelles il était difficile de se particulariser en tant que femme en France. Si c'était le cas, on vous disait que vous ne faisiez pas vraiment de « l'histoire », pas de l'histoire « générale ». D'ailleurs, par deux fois, Rebecca n'a pas été élue PU à Strasbourg parce que certains collègues, aux commandes, ne supportaient pas sa spécialisation en histoire des femmes. Enfin, c'était l'une des raisons importantes mais un non-dit. C'étaient des hommes... très hommes quoi ! [rire] Ceci dit, je reste ambiguë avec la notion d'études de genre. Pour moi, il s'agit d'une perspective, que l'on peut appliquer à tout objet, et non un champ de recherche. C'est parce que je reste attachée à cette perspective-là que j'ai intégré ces dimensions dans mes cours et dans ma recherche sans en faire un axe à part.

Histoire des femmes et perspectives de genre : changements de regards

Ophélie : Au regard de ta propre trajectoire intellectuelle, en quoi l'intégration des femmes dans le récit historique a permis de transformer ton regard sur des objets classiques de l'histoire africaine et aussi contribué à faire surgir de nouveaux questionnements, de nouveaux objets, de nouvelles approches, pour reprendre le triptyque de Le Goff et Nora⁴³ ?

Odile : De nouvelles questions, forcément. De nouvelles manières de faire également, mais c'est aussi lié aux changements de la méthodologie historique. On n'étudie ni les mêmes objets, ni les mêmes sources qu'auparavant. Je pense aux images par exemple. Je vous ai dit que j'étais intéressée depuis le lycée par l'histoire de l'art, mais il faut être consciente que nous n'avions pas les mêmes moyens numériques qu'actuellement. Ainsi, au cours des quinze dernières années où j'ai concentré mes recherches sur le cinéma, j'ai pu voir l'évolution. On a désormais accès en ligne à de nombreux films, de vieux films qu'on avait du mal à voir, par exemple les films égyptiens de l'entre-deux-guerres, mais aussi des archives de presse ou des documents privés. C'est donc un changement global qui permet effectivement de faire des études sous des angles qu'il

⁴¹ Jacques Catherine et Piette Valérie (2003), « La femme européenne au Congo belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale. Discours et pratiques (1908-1940) », *Bulletin des séances de l'Académie royale des sciences d'outre-mer*, 49(3), pp. 261-293.

⁴² Rogers Rebecca (1987), « L'éducation des filles : les maisons d'éducation de la Légion d'honneur, 1810-1881 : de la sociologie scolaire à la construction des identités », thèse de doctorat, EHESS [publication en 1992 : *Les demoiselles de la Légion d'honneur. Les maisons d'éducation de la Légion d'honneur au XIX^e siècle*, Paris, Plon].

⁴³ Le Goff Jacques et Nora Pierre (1974) (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, Paris, Gallimard.

aurait été beaucoup plus difficile à envisager auparavant. Je n'ai, toutefois, pas repris mes travaux antérieurs sur le commerce ou les villes en essayant de voir comment on pourrait les réécrire. Il faudrait reprendre toutes les sources et les relire à contre-fil mais je ne les ai pas toutes photocopiées ou photographiées comme on le fait maintenant ; autre changement technologique de taille.

J'ai continué par contre à travailler sur les sociétés et espaces urbains, en posant des questions sur les femmes que je n'avais pas intégrées avant, comme par exemple la position des femmes en termes de migration urbaine. Un article très important pour moi à ce propos est celui sur le *sex ratio* dans les villes en Afrique⁴⁴. J'ai écrit en réaction à ce que je lisais. Revenait toujours la même analyse selon laquelle les femmes seraient venues après les hommes dans les villes, auraient donc suivi les hommes, passivement. Même si cela peut être exact, cela induisait un certain nombre de conclusions hâtives, notamment le fait qu'elles subissaient la migration et qu'elles étaient forcément prostituées parce qu'il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes. Or, je ne constatais pas cela en Afrique de l'Ouest. J'ai donc relu mes propres sources et repris tous les textes écrits par ces « messieurs », textes qui n'argumentaient pas mais affirmaient, pour proposer un autre modèle. Je me suis rendue compte que le modèle dominant découlait en fait de l'Afrique australe et centrale, du modèle des camps miniers notamment, qui était extrapolé. J'ai montré au contraire la complexité des situations, en lien avec l'ancienneté de l'histoire des villes, et l'agentivité des femmes. Au final cependant, quel est l'impact de nos recherches, quel est l'impact de ce qu'on écrit ? Quelle capacité avons-nous à aller à contre-courant et à faire circuler d'autres modèles ? Les stéréotypes continuent bien souvent à circuler dans le monde académique, notamment dans les manuels. Dans la même perspective, j'ai aussi écrit un article sur les Sierra-Léonais et les Sierra-Léonaises à Conakry, leurs métiers et leur positionnement dans la société, où je posais les mêmes questions, à partir d'une communauté tout à fait originale⁴⁵.

Le fait d'avoir un poste universitaire permet d'avoir une plus grande liberté d'écriture mais cela ne veut pas dire que les collègues apprécient ou n'ironisent pas pour dévaloriser nos recherches. En tant que PU on peut aussi orienter les recherches que l'on fait faire aux étudiant.e.s. J'ai ainsi dirigé de nombreuses thèses sous l'angle soit des femmes, soit du genre. J'avais d'ailleurs fait cela auparavant pour des maîtrises ou des mémoires de master⁴⁶. Mais je ne me suis jamais sentie légitime en tant qu'historienne des femmes. Je suis une historienne de l'Afrique. Et j'intègre autant que je le peux une perspective de genre selon les sujets, en cours et en recherche. Je pense avoir marqué les étudiant.es en licence et après et mon laboratoire de ce fait.

Sara : En 2001, tu es élue PU à Paris 7. Tout en poursuivant, parmi d'autres thématiques, des recherches sur l'histoire des femmes, tu t'orientes de plus en plus vers les perspectives de genre⁴⁷. Peut-on voir là un second basculement intellectuel ?

Odile : Oui, oui, tout à fait. Mais je dirais que j'ai aussi suivi l'air du temps. Je ne pense pas avoir été une précurseuse. J'ai bénéficié de mon ouverture internationale car entre l'Amérique du Nord et la France il y avait, comme je l'ai déjà dit, de toute évidence un décalage en ce qui concerne la conscience du rôle du genre dans les constructions sociales⁴⁸. Il y a donc une espèce de convergence, à un moment donné, où différentes influences extérieures – que ce soient des recherches faites aux États-Unis, au Québec ou dans certaines universités européennes – ont permis de se poser la question en assumant le courant féministe. Il s'agit donc en effet d'un deuxième tournant, mais je dirais que c'était la suite logique. Je n'étais pas la seule à l'époque bien sûr et il me paraissait important de poser les questions en termes de genre, à savoir : « Qu'est-ce que la perspective de genre change à la façon dont on analyse un objet ? ».

Il me semblait important d'introduire cette dimension-là au CESSMA en histoire de l'Afrique, car ce n'était pas vraiment le cas auparavant. J'en ai donc fait la thématique de mon séminaire de master à partir

⁴⁴ Goerg Odile (2005), « “Les femmes, citoyennes de deuxième plan ?” Réflexion sur le *sex ratio* dans les villes en Afrique sous la colonisation », in C. Chanson-Labeur et O. Goerg (dir.), *Mama Africa. Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch*, Paris, L'Harmattan, pp. 143-168.

⁴⁵ Goerg Odile (2009), « Métiers de femme, métiers d'homme ? Sierra Léonais et Sierra Léonaises à Conakry dans l'entre-deux-guerres », in D. Nativel et F. Rajaonah (dir.), *Madagascar revisitée. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Karthala, pp. 543-568.

⁴⁶ Voir annexe 2 la liste des mémoires et thèses de doctorat sur l'histoire des femmes et du genre dirigés par Odile Goerg. Plusieurs ont donné lieu à des publications, à l'exemple de Pagnon Estelle (1997), « “Une œuvre inutile” ? La scolarisation des filles par les missionnaires catholiques dans le Sud-Est du Nigéria (1885-1930) », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 6(2), pp. 35-59.

⁴⁷ Goerg Odile (2007) (dir.), *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, Paris, L'Harmattan [Cahiers Afrique, n° 23].

⁴⁸ Le texte fondateur est bien sûr Scott Joan (1986), « Gender: a useful Category of Historical Analysis », *American Historical Review*, 91(5), pp. 1053-1075 [traduit en 1988 : « Genre. Catégorie d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38, pp.125-153].

de 2002 pendant plusieurs années. Je ne suis pas une grande théoricienne, mais je lisais de manière large, notamment des travaux empiriques sur les femmes et le commerce, sur les représentations, ou encore sur les institutions matrimoniales ; autant de thématiques qui m'intéressaient vraiment et sur lesquelles les études étaient en grand renouvellement. C'était l'époque des travaux d'Amandine Lauro, au jury de laquelle je fus conviée par Valérie Piette, mais aussi de Rachel Jean-Baptiste, Ghislaine Lydon, Christelle Taraud, Marie Rodet... J'ai organisé le séminaire avec Fatou Sow⁴⁹, mais j'assurais la plupart des séances car elle n'était pas toujours à Paris. Nous avons beaucoup discuté et cela m'a stimulée dès le départ. Nous avons travaillé ensemble de 2002 à 2005. Le séminaire s'appelait au départ « Femmes et genre en Afrique sub-saharienne ». En 2015, je l'ai renommé « Histoire de l'Afrique et perspective de genre ». Ce qui est intéressant, c'est à la fois le glissement de terminologie de « Femmes et genre » à « Histoire de l'Afrique et perspective de genre », mais aussi le fait d'avoir une double entrée : l'histoire des femmes et le genre. Au début, je commençais toujours par des définitions de « genre » via des textes théoriques, puis ce concept s'est installé ; il est devenu familier pour les étudiant.es et je me contentais alors de faire un bilan des acceptions possibles et le point de leurs connaissances. Je traitais ensuite des thèmes variés, parfois sur plusieurs années : le travail, le mariage, l'iconographie... toujours à partir de sources et d'articles. Je faisais intervenir des collègues, des doctorant.es et des chercheurs de passage, notamment des collègues africains dans le cadre des accords internationaux. Je leur demandais de proposer une analyse « genre », ce qui leur était souvent méconnu, mais qui les incitait à questionner leur objet autrement et à adopter d'autres analyses. J'exploitais aussi l'actualité de la recherche, par exemple des thèses soutenues récemment, des parutions, comme le dossier sur « Les femmes, le droit et la justice », coordonné par C. Coquery-Vidrovitch après le colloque de Dakar⁵⁰, ou des interventions entendues lors des colloques. À la fin de ma carrière, je partageais le séminaire avec Faranirina Rajaonah ou Didier Nativel car les heures « Afrique » du master avaient été divisées par deux lors de la refonte de la maquette, ce qui montre le poids déclinant de l'histoire de l'Afrique à Paris 7.

Je dirais qu'au SEDET, l'idée générale était : c'est Odile qui s'occupe du genre, c'est son « truc ». Penser que le genre puisse être une question transversale dont tout le monde pourrait s'emparer était loin d'être acquis... En même temps, on était libre de choisir ses thématiques d'enseignement, les collègues ne regardaient pas forcément ce qu'on faisait. Mais une fois que j'ai créé ce séminaire et que je l'ai pérennisé, c'est devenu « mon truc ». D'ailleurs, les gens disent : « Maintenant qu'Odile n'est plus là, il n'y a plus de genre dans les séminaires ». Cela relativise l'idée d'héritage qu'on peut laisser. Est-ce que les questionnements sur le genre sont passés ailleurs et ont été inclus dans des thématiques d'enseignement plus larges sur l'histoire des armées ou des sensibilités ? C'est ce qu'il faudrait voir... mais j'en doute.

Au SEDET, je discutais aussi beaucoup d'esclavage et d'identité avec Julie Lirus-Galap, psychanalyste et anthropologue passionnante d'Haïti⁵¹. Mes collègues Françoise Raison et Faranirina Rajaonah⁵² n'étaient pas du tout hostiles aux perspectives de genre, mais elles n'en faisaient pas une perspective de recherche dominante, même si Faranirina Rajaonah a écrit plusieurs articles sur les femmes et qu'on partageait des préoccupations dans ce sens⁵³. Cela renvoie à nouveau à la question de la légitimité de ce domaine de recherche. De fait, dans ce laboratoire, nous étions peu à être actifs/actives sur les questions de genre et certains collègues hommes ironisaient vite. Ainsi, j'ai toujours féminisé les termes à la fois par position de principe mais aussi parce que j'y mettais de l'humour. Par exemple, dans l'emploi de « maîtresse de conférences », qui étonnait déjà à Strasbourg, comme si ce terme n'existait pas au féminin. Une collègue m'avait demandé si je n'avais pas peur que ma fille me confonde avec sa maîtresse d'école ! Or je me souviens très bien de certains collègues masculins qui trouvaient cette féminisation « peu esthétique »... mais aussi des collègues femmes qui ne s'y reconnaissaient pas. Aujourd'hui, Catherine Coquery-Vidrovitch l'a un peu oublié, mais elle ne souhaitait pas être appelée « directrice ». De même qu'elle a oublié que c'est moi qui ai enlevé « noire » au

⁴⁹ Fatou Sow est sociologue, enseignante à l'université de Dakar puis chargée de recherche au CNRS à partir de 1993 et affiliée au SEDET.

⁵⁰ Coquery-Vidrovitch Catherine (2007) (dir.), « Les femmes, le droit, la justice », *Cahiers d'Études africaines*, pp. 187-188.

⁵¹ Lirus-Galap Julie (2016), *L'entrecroisement des mondes - De la Caraïbe à la France*, Paris, Karthala.

⁵² Professeure d'histoire contemporaine à l'université Paris-Diderot (1999 à 2014), après avoir enseigné à l'université d'Antananarivo.

⁵³ Rajaonah Faranirina (2004) « Féminin, masculin ? Manuels de lecture d'enseignantes malgaches (1970-2000) », in A. Hugon (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, xx^e siècle*, Paris, Karthala, pp. 199-220 ; Rajaonah Faranirina (2009), « Femmes malgaches en France (1945-1960) », in D. Nativel et F. Rajaonah (dir.), *Madagascar revisité. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Karthala, pp. 119-138 ; Rajaonah Faranirina (2020), « Women in Madagascar », in D. Hodgson (dir.), *The Oxford Encyclopedia of Africa Women's History*, Oxford, Oxford University Press ; Rajaonah Faranirina (2021), « Travailler au féminin dans les milieux modestes d'Antananarivo. Pesanteurs sociales, opportunités et initiatives (fin xx^e-début xx^e siècles) », in A. Roca (dir.), *Mujeres africanas por el bienestar : más allá de la lucha contra la pobreza*, Lleida, Edicions de la Universitat de Lleida, pp. 87-111.

groupe d'étude sur « l'Afrique noire ». Bien sûr, il ne faut pas faire d'anachronisme et demander à quelqu'un ou quelqu'une – terme que j'affectionne aussi – de porter tous les combats du présent et les combats du futur aussi [rire]. Maintenant, Catherine emploie le féminin de manière évidente, pourtant c'était un combat et l'est toujours ! À la fois faire reconnaître l'histoire des femmes, et surtout faire reconnaître l'histoire écrite par des femmes. C'était un peu le domaine que l'on mettrait de côté, que l'on méprisait... mais les choses ont bien changé depuis les années 1980, heureusement.

À l'époque toutefois, au département d'histoire de l'université Paris 7, il y avait plusieurs collègues actives dans ce domaine, par exemple Gabrielle Houbre qui a fait sa thèse avec Michelle Perrot et se situe clairement dans cette lignée⁵⁴. À son initiative, nous avons organisé deux journées d'études doctorales consacrées au genre et mêlant l'Afrique et des espaces occidentaux, la première en décembre 2003 et la deuxième en décembre 2006⁵⁵. Gabrielle Houbre poursuivait des recherches sur les sexualités, les prostitutions, le corps, les sensibilités, la famille et la jeunesse, et plus récemment sur la transidentité et les personnes intersexes, notamment sur un cas célèbre au XIX^e siècle⁵⁶. J'ai eu des discussions passionnantes avec elle à propos de ses recherches.

À la suite des journées d'études organisées avec Gabrielle Houbre, j'ai valorisé la perspective de genre en histoire de l'Afrique en éditant *Perspectives historiques sur le genre en Afrique* en 2007, regroupant certaines des interventions⁵⁷. J'ai voulu le publier parce qu'il y avait en France tout un bouillonnement autour des femmes, puis du genre, mais où l'Afrique n'était guère représentée. C'était donc à nous de nous en assurer en intervenant dans des contextes divers, hors études africaines. En ce sens, j'avais participé à deux congrès internationaux des études francophones féministes, à Dakar en 1999⁵⁸ et Toulouse en 2002⁵⁹. Celui-ci a été un événement important pour le passage de l'histoire des femmes aux perspectives de genre et la valorisation de l'Afrique. Avec Sophie Dulucq⁶⁰, j'ai co-écrit un article à cette occasion. Je me souviens d'une discussion avec elle où je butais encore sur le terme « genre » par rapport à « femmes ». Nous avons donc travaillé à la clarification de ces approches et terminologies, qui se superposent parfois, pour proposer un bilan historiographique pour l'Afrique sous l'angle des études sur la colonisation⁶¹.

⁵⁴ Houbre Gabrielle (1990), « L'éducation sentimentale des jeunes filles et des jeunes garçons dans la bourgeoisie et l'aristocratie françaises, 1815-1848 », thèse de doctorat, université Paris 7. Maîtresse de conférence HDR en histoire contemporaine à l'université Paris Cité depuis 1994, elle a porté, avec Rebecca Rogers, l'Initiative interdisciplinaire IdEx Cité du Genre (2020-2022).

⁵⁵ « Genre et sociétés - Europe, Afrique, États-Unis, XIX^e-XX^e siècles » dans le cadre de l'École doctorale de Paris 7, avec Gabrielle Houbre (en collaboration avec Colette Dubois de l'Université de Provence), 3 décembre 2003 ; « Genre et sociétés - France, Afrique, Monde, XIX^e-XX^e siècles » avec Gabrielle Houbre (Paris 7-IUF, ICT), 6 et 7 décembre 2006. Voir le programme dans l'annexe 3.

⁵⁶ Houbre Gabrielle (2020), *Les deux vies d'Abel Barbin, né Adélaïde Herculine (1838-1868)*, Paris, PUF.

⁵⁷ Goerg O., *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, op. cit.

⁵⁸ Odile Goerg, « Pratique historique, femmes et histoire en Afrique », communication au 2^e congrès international des recherches féministes dans la francophonie (CIRFF) « La recherche féministe dans la francophonie plurielle », Dakar, mai 1999. Une partie des travaux a été publiée dans Sow Fatou (2009) (dir.), *La recherche féministe francophone. Langue, identité et enjeux*, Paris, Karthala. Voir aussi Imam Ayesha, Mama Amina et Sow Fatou (2004) (dir.), *Sexe, genre et société. Engendrer les sciences sociales africaines*, Dakar-Paris, CODESRIA-Karthala.

⁵⁹ Odile Goerg et Sophie Dulucq, « Histoire des femmes, histoire du genre et colonisation en Afrique sub-saharienne : approches historiographiques », communication au 3^e congrès du CIRFF « Ruptures, résistances et utopie », Toulouse, septembre 2002.

⁶⁰ Élue MCF en 1993 puis professeure d'histoire contemporaine en 2007 à l'université Toulouse-Jean Jaurès, elle a été directrice de l'IFAS-Recherche (UMIFRE 25) à Johannesburg en Afrique du Sud (2019 à 2023).

⁶¹ Dulucq Sophie et Goerg Odile (2004), « Le fait colonial au miroir des colonisées. Femmes, genre et colonisation : un bilan des recherches francophones en histoire de l'Afrique subsaharienne (1950-2003) », in A. Hugon (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, XX^e siècle*, Paris, Karthala, pp. 43-70.

Illustration n° 4. Notes de travail d'Odile Goerg, congrès international organisé par Fatou Sow, « La recherche féministe dans la francophonie plurielle », Dakar, mai 1999

1999
mai
Séjour bref (2 semaines seulement)
mais long par la richesse, la diversité des
contacts et le travail effectué. (1)

F. Sow Colloque tout d'abord. Sorte de
"réconciliation" avec les féministes
africaines (à la fin des années 1970)
au nom me semble-t-il de la diffusion
de la notion d'universalisme (y entre
beaucoup la définition du crime contre
l'humanité, les tribunaux internationaux).
Lié aussi à me semble à l'affirmation
sans complexe des Africaines. Certaines
personnalités marquantes.
Plaisir aussi à voir des femmes
utiliser sans complexe le terme de
"féminisme" devenu presque tabou en
France. Et de le proclamer scientifique,
i.e. procédant des règles de la recherche.
Intérêt aussi de la transversalité
de la francophonie : Québec / Afrique / Europe
Nécessité de s'exprimer hors du regard
anglo-saxon, de avoir à forcément
traduire constamment les concepts. Ne
semble-t-il à être important et rétabli
un semblant d'équilibre, au moins de
ce domaine.

Source : archives privées d'Odile Goerg

Une autre étape a été particulièrement importante pour moi : c'est le colloque à l'École française de Rome en 2016, organisé pour marquer les vingt-cinq ans de *l'Histoire des femmes en Occident*, édité d'abord en Italie puis en France par Georges Duby et Michelle Perrot, avec Geneviève Fraisse pour le XIX^e et Françoise Thébaud pour le XX^e siècle.⁶² Lors de ce colloque, M. Perrot expliqua que la proposition d'ajouter « en Occident » lui était venue de sa fréquentation des collègues du SEDET à Paris 7. Nombreux étaient et sont encore, en effet, les livres génériques qui ne précisent pas qu'ils portent exclusivement sur l'Europe. De mon côté, j'y avais été invitée pour représenter l'Afrique. Cela m'a permis de produire un large bilan historiographique pour comprendre et expliquer le décalage net dans l'approche des femmes et du genre, d'une part entre l'histoire de l'Afrique et les autres aires, de l'autre entre le monde anglophone et francophone. À cette occasion, j'avais fait un important travail de compilation et d'analyse, notamment de travaux américains, pour proposer un tour d'horizon sur ce qui avait été écrit sur l'histoire des femmes et les perspectives de genre en Afrique, sous différents angles. Je trouve dommage que ce texte, publié ensuite en Italie, n'ait pas vraiment

⁶² 12-14 mai 2016 : « Afrique : quelle histoire pour quelles femmes ? » intervention lors du colloque « Vingt-cinq ans après, *Vent'anni dopo*. Les femmes au rendez-vous de l'histoire, hier et aujourd'hui », Rome, École française de Rome.

circulé et n'ait donc pas suscité de débat. J'aurais eu envie qu'il soit discuté, critiqué, contesté⁶³... Mais peut-être est-ce aussi le signe qu'il n'y a pas forcément de chercheur.ses ayant envie de reprendre ces débats dans le milieu des études sur l'Afrique.

Ophélie : Les années 2000 correspondent à la période d'institutionnalisation des études de genre et à l'émergence d'une nouvelle génération de chercheuses sur ces sujets⁶⁴. Cet « air du temps » s'observe principalement en dehors des études africaines. N'est-ce pas en cela que tu es précurseuse ? Tu insuffles ces réflexions en histoire de l'Afrique à un moment où, en France, il n'y avait pas de cours d'histoire de l'Afrique sur les femmes et le genre, en dehors du tien. Tu t'empares de la catégorie du genre, qui est mobilisée dans d'autres disciplines et d'autres domaines de recherche, pour en faire un outil pour les historiennes et les historiens de l'Afrique.

Odile : Effectivement, j'ai parlé de l'air du temps, mais encore faut-il s'en saisir... Je m'en suis saisie parce que ces interrogations avaient un sens pour moi, ce qui peut renvoyer à mes idées féministes. Ne pas se mettre en avant, être dans la « modestie », n'est-ce pas aussi un trait genré ? Ceci dit, je ne suis pas, bien sûr, la seule à être allée dans cette direction pour l'Afrique en France. J'ai lancé le séminaire en 2002, mais en 2004, Anne Hugon, alors élue maîtresse de conférences à Paris 1, se tourne aussi vers ces questionnements en centrant ses recherches sur les sages-femmes dans le Ghana colonial⁶⁵. C'est elle, par exemple, qui m'a fait connaître les travaux de Jean Allman et Victoria B. Tashjian sur la zone akan du royaume ashanti au Ghana. La même année, Pascale Barthélémy soutenait sa thèse de doctorat sur l'histoire des sages-femmes et des institutrices d'Afrique occidentale française (AOF)⁶⁶. Dans la foulée, je lui avais proposé une approche genrée, conjointement avec Jean-Hervé Jézéquel, pour comparer l'éducation au mariage des élèves de l'école normale de garçons et de filles au Sénégal⁶⁷. J'ai supervisé leurs habilitations à diriger les recherches (HDR) : celle d'Anne Hugon en 2017⁶⁸ et celle de Pascale Barthélémy en 2019⁶⁹. Anne Hugon se situait plutôt dans l'optique de l'histoire des femmes que celle du genre, à l'époque, en analysant l'idéologie de la maternité dans les écoles de sages-femmes et le développement d'une élite au féminin, mais sans l'observer sous l'angle des rapports de genre dans la société, notamment en questionnant peu la place des pères ou l'impact de la profession sur leur couple ou leur rôle social. Pascale Barthélémy, par contre, met l'accent dans son HDR sur la spécificité d'être femme dans les engagements politiques et les circulations internationales au moment des indépendances. Il va de soi que les deux sont légitimes : l'histoire des femmes reste très importante et on a encore besoin d'en documenter de nombreux aspects. Mais il est également profitable de poser les questions plus globalement, sous l'angle du genre.

C'est l'objectif de l'Institut Émilie du Châtelet (IEC) créé en 2006 par le Conseil régional d'Île de France « pour combler le retard de la France en matière d'étude de genre »⁷⁰. J'y fus associée, au titre de l'histoire, sur la suggestion d'Éliane Viennot qui le co-présidait. J'étais membre du conseil scientifique de 2007 à 2017 et membre du jury d'attribution des bourses. L'IEC organisait des assises annuelles. Ainsi, celles de 2012, se déroulant dans les locaux de Paris 7, comportaient un atelier intitulé « Le genre transnational »

⁶³ Goerg Odile (2019), « Histoire des femmes et perspective de genre en Afrique, essai de synthèse », in E. Asquer *et al.* (dir.), *Vingt-cinq ans après : les femmes au rendez-vous de l'histoire*, Rome, École française de Rome, pp.105-125.

⁶⁴ Bereni Laure (2012), « Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située », *Contretemps*. En ligne, consulté le 23 mars 2023 : <https://www.contretemps.eu/une-nouvelle-generation-de-chercheuses-sur-le-genre-reflexions-a-partir-dune-experience-situee/>

⁶⁵ Elle avait publié auparavant : Hugon Anne (1997), « La contradiction missionnaire. Discours et pratique des missionnaires méthodistes à l'égard des femmes africaines de Côte de l'Or (1835-1874) », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 6, pp. 15-34.

⁶⁶ Barthélémy Pascale (2004), « Femmes, africaines et diplômées : une élite auxiliaire à l'époque coloniale. Sages-femmes et institutrices en Afrique occidentale française (1918-1957) », thèse de doctorat, université Paris 7 [Publication (2010), *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes].

⁶⁷ Barthélémy Pascale et Jézéquel Jean-Hervé (2007), « Marier les “demoiselles frigidaire” et les “mangeurs de craies” : l'idéal du ménage lettré et l'administration coloniale en Afrique occidentale Française (AOF) », in Goerg O., *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, *op. cit.*, pp. 77-96.

⁶⁸ Hugon Anne (2017), « La Maternité coloniale. Médicalisation de la grossesse et de l'accouchement et réforme de la maternité sociale en Gold Coast, années 1910-années 1950 », mémoire d'habilitation à diriger des recherches, université Paris Diderot [Publication (2020), *Être mère en situation coloniale (Gold Coast, années 1910-1950)*, Paris, Publications de la Sorbonne].

⁶⁹ Barthélémy Pascale (2019), « Françaises et Africaines. Une rencontre improbable (1944-1962) », mémoire d'habilitation à diriger des recherches, université Paris Diderot [Publication (2022), *Sororité et colonialisme. Françaises et Africaines au temps de la guerre froide (1944-1962)*, Paris, Éditions de la Sorbonne].

⁷⁰ Voir : <https://www.institutemilieduchatelet.org>, consulté le 7 janvier 2023.

où j'ai invité une chercheuse malienne, Assitan Diallo, que je connaissais depuis les années 1980. Les financements de l'IEC se sont arrêtés en 2017 à la suite du basculement à droite de la région Île de France en 2015, mais les activités ont continué sous forme de cycles de conférences. De manière symptomatique, il fut imposé, de 2015 à 2017, d'ajouter à la dimension du genre celle du handicap, comme si l'on pouvait les observer ensemble, sous prétexte qu'il s'agit de modes de discrimination. Les politiques n'ont évidemment pas les mêmes logiques que les universitaires...

(Re)penser le genre à partir des études africaines

Sara : Tu as aussi rencontré de nombreux étudiant.e.s et encadré de nombreux thésard.e.s. Est-ce que ces étudiantes et étudiants ont fait un peu changer tes objets, tes approches ?

Odile : Bien sûr, les discussions lors des séminaires, avec les étudiant.es mais aussi les collègues, font évoluer les approches. C'est l'objectif. Je pense en particulier à Assitan Diallo, de passage. Son mémoire de fin d'études à l'École normale supérieure de Bamako en 1978 portait sur un sujet courageux et rare⁷¹. Des discussions avec elle ont fait prendre conscience des multiples définitions possibles, du féminisme bien entendu, mais aussi du genre. Avant Judith Butler⁷², et sans minimiser ses apports, Assitan Diallo montrait que la dichotomie, pensée de l'Occident, ne fonctionnait pas forcément dans toutes les sociétés. Elle évoquait une complexité genrée de la société malienne en mettant en avant les catégories de « ni homme ni femme » (*Tchè Tè Mouso Tè*) pour les homosexuels et les « non-femmes » (*Mouso Tè*) pour les femmes prostituées⁷³. D'autres chercheuses avaient écrit auparavant à ce sujet et proposaient aussi d'autres modèles⁷⁴. Il faut toutefois préciser que celles originaires du Nigeria venaient du Sud-Est du pays, zone marquée par des sociétés lignagères non centralisées où les femmes jouaient un rôle majeur ; elles extrapolaient bien souvent leur analyse à l'ensemble de la société nigériane, voire africaine, dans un contexte académique où il était important de critiquer les concepts portés par l'Occident. Ceci permettait bien sûr de faire avancer les analyses. Mes étudiant.es étaient principalement francophones, venant d'universités dans lesquelles ils ou elles n'avaient pas beaucoup entendu parler d'histoire des femmes et du genre. Dans les discussions bien sûr, ils et elles apportaient beaucoup d'éléments, mais leur position était surtout celle d'une demande parce que tout cela était nouveau. Au fil des années, les approches que je proposais devenaient plus familières et les interventions des étudiant.es, ancrées dans leur expérience mais aussi mues par une forme de militantisme, une volonté de changer leur société, étaient passionnantes. C'était très novateur à l'époque pour moi de ce point de vue-là. Je pense notamment à Gladys Esseng qui, révoltée par les injustices genrées, analysait les lois au Gabon sous l'angle du genre⁷⁵. D'autre part, que ce soit sur le genre ou pour d'autres questionnements, le fait de rassembler lors des séminaires des étudiant.es qui venaient de partout (d'Europe via Erasmus, des États-Unis via des bourses, de l'Afrique lusophone...), avec leurs connaissances et regards différents était très enrichissant.

Ceci dit, il y a de nombreuses questions que je n'ai pas traitées, comme celles liées au vieillissement sous l'angle du genre. Ainsi, lors d'un séjour en Guinée, il y a plus de vingt ans de cela, une infirmière avait évoqué des choses étonnantes pour moi : l'exclusion des femmes ménopausées de la sexualité dans le cadre de leur couple. Cela servait d'ailleurs de justification à la polygamie. Cela ne concernait pas toute la Guinée et certainement pas toutes les couches de la société. Dans cette région, on constatait un nombre élevé de cancers du col de l'utérus. On accusait alors les femmes d'en être responsables, au prétexte qu'elles auraient eu

⁷¹ Assitan Diallo, sociologue, consultante, préside la branche malienne de l'Association des femmes africaines pour la recherche et le développement (AFARD). Diallo Assitan (1978), « L'excision en milieu bambara », mémoire de fin d'études, École normale supérieure de Bamako ; Diallo Assitan (1999), « Women's Family Roles and Economic Activities in Urban Mali », thèse de doctorat, Brown University.

⁷² Butler Judith (1990), *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York, Routledge [trad. (2005) *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte].

⁷³ Diallo Assitan (2010), « L'Audace du Succès. Perspectives féministes de l'entrepreneuriat féminin au Mali », rapport de recherche, CRDI-université d'Ottawa-Carleton University, p. 11 [communiqué par courriel, 10 mai 2016].

⁷⁴ Oppong Christine (1983), *Female and Male in West Africa*, Londres, Allen & Unwin ; Amadiume Ifi (1987), *Male Daughters, Female Husbands: Gender and Sex in an African Society*, Londres, Zed Books ; Oyewumi Oyeronke (1997), *The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses*, Minneapolis, University of Minnesota Press ; Bakare-Yusuf Bibi (2003), « Yorubas Don't Do Gender: A Critical Review of Oyeronke Oyewumi's "The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses" », *African Identities*, 1(1), pp. 121-142.

⁷⁵ Esseng Aba'a Gladys (2010), « La loi au Gabon sous l'angle du genre : du milieu du XIX^e siècle aux années 1990 », thèse de doctorat, université Paris 7.

des relations sexuelles après la ménopause. À l'époque, j'étais loin de la ménopause, mais je me suis dit qu'il y avait des choses à creuser sur les représentations de la sexualité et de la maladie. J'avais lu l'anthropologue Jeanne-Françoise Vincent qui avait travaillé sur le Cameroun et s'était intéressée à ces questions⁷⁶. D'autres anthropologues ont fait des recherches sur ces thèmes, mais pas les historiennes. De la même façon, il me semble important de travailler historiquement sur l'avortement, pratique attestée anciennement, mais demeurée « tabou », tout comme l'inceste. Ce sont des sujets délicats, mais maintenant, il y a matière. Je pense au film tchadien sur l'avortement, *Lingui, les liens sacrés*, de Mahamat-Saleh Haroun⁷⁷. Il y dénonce notamment le comportement des médecins qui s'opposent à l'avortement non pas pour des questions morales, mais parce que les pratiquer clandestinement est une source de revenus juteux pour eux. Dans une carrière, aussi longue soit-elle, il y a de nombreux thèmes qu'on aimerait traiter ! J'en ai proposé certains à des étudiants, au risque d'être déçue, mais par principe je préférerais toujours partir de leurs envies.

Ophélie : De façon assez forte et affirmée, tu dis que l'histoire des femmes et les perspectives de genre sont un des domaines que tu explores mais qu'il est loin d'être le seul. D'ailleurs, dans tes travaux, le genre s'articule à d'autres questionnements, comme la classe ou encore les générations. Aujourd'hui, on parle d'intersectionnalité⁷⁸ pour qualifier cette démarche visant à penser la combinaison des formes de domination. Ce n'est pas une notion que tu sembles employer, bien que ce soit une approche que tu mets en œuvre depuis le départ dans ta façon de penser les sociétés africaines.

Odile : Oui justement ! Je pense que chaque génération se crée son vocabulaire, sa façon d'aborder les choses, et c'est très bien. Parfois, ces changements viennent de l'extérieur, notamment des États-Unis. Il en va ainsi de la notion d'intersectionnalité, alors que j'ai l'impression, au SEDET en tout cas, qu'on a toujours essayé de cumuler catégorie de genre, catégorie de classe sociale et catégorie d'origine qu'on appelle maintenant « race ». Pour moi, l'intersectionnalité est une évidence : on la pratiquait sans forcément la théoriser, ni la mettre en avant. Dans l'histoire des femmes c'est pareil. Je veux dire par-là qu'une femme esclave ce n'est pas la même chose qu'une femme d'un grand lignage. On en a conscience et on l'intègre dans les analyses sans avoir nécessairement besoin de mettre les points sur les « i » et de le dire. Dans les pratiques américaines, on te demande toujours quand on soumet un article : « Quelles sont vos théories ? Mettez-les en avant dans l'introduction »... et puis dans le développement de l'article, on constate que les théories sont oubliées. Pour ma part, je n'utilise pas forcément le terme d'« intersectionnalité » mais je l'accepte et le comprends. Il correspond aussi à une période où l'on valorise la prise en compte des identités multiples. Si la démarche me paraît évidente, c'est peut-être aussi parce que l'on peut y voir l'empreinte française et celle de Paris 7 en particulier, c'est à dire l'empreinte du marxisme. Raisonner par catégories sociales et de classes constitue une grille de lecture implicite et c'est pour cela que la focalisation actuelle sur les identités m'est problématique, parce qu'elle exclut souvent d'autres dimensions, notamment celle de classe. Donc l'intersectionnalité, oui bien sûr, mais de manière évidente même si l'on peut s'accorder sur le fait que ce n'était pas assez théorisé et étudié en tant que tel auparavant.

Ophélie : Le terrain t'a-t-il aussi fait bouger dans tes réflexions et t'a renvoyé à une « identité » ou une altérité ? Je pense à l'identité raciale mais aussi à une identité sexuée. Par exemple, tu as commencé à travailler sur des terrains plutôt « masculins » avant de t'intéresser à l'histoire des femmes et du genre.

Odile : Une précision, tout d'abord. J'ai toujours eu du mal à employer le terme de terrain pour moi parce que je l'envisage soit pour les anthropologues, soit pour des durées très longues, mais c'est peut-être un emploi personnel du terme. Comme vous le savez, je n'ai jamais vécu en Afrique. J'ai fait de longs voyages, pas toujours de recherche, mais des séjours qui m'ont donné une connaissance de la diversité des sociétés africaines, ce qui était fondamental. Maintenant sur la question de la sexuation : oui bien sûr, être européenne et blanche a un impact sur les relations avec les gens que l'on rencontre, que ce soit des collègues, des employés des administrations ou des personnes que l'on interroge. Lors de mes divers séjours d'archives ou d'enquêtes, comme pour mon dernier sabbatique (CRCT) en Côte d'Ivoire en 2017, je l'ai constaté encore. De façon évidente, nous ne sommes pas vues de la même façon quand on est européenne, étrangère, avec des avantages

⁷⁶ Vincent Jeanne-Françoise (2003), « La ménopause, chemin de la liberté selon les femmes beti du Sud-Cameroun », *Journal des africanistes*, 73(2), pp. 121-136 ; Vincent Jeanne-Françoise (2001), *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun*, Paris, Karthala.

⁷⁷ Haroun Mahamat-Saleh (2021), *Lingui, les liens sacrés*, film, 1h28.

⁷⁸ Crenshaw Kimberlé W. (2005), « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, 39(2), pp. 51-82.

et des désavantages bien sûr aussi. Il y a ce que l'on peut appeler « un privilège de Blanc », en l'occurrence de Blanche, car la dimension genrée est importante. C'est une forme d'altérité, mais une altérité qui peut procurer certains atouts, comme le fait d'avoir accès à des discussions ou à des lieux qui seraient habituellement fermés aux femmes. Or, nous ne sommes pas assignées aux codes des sociétés locales car étrangères à elles. Bien sûr, cela varie beaucoup selon les pays, les cultures et les situations sociales. Dans certaines enquêtes, comme celles que j'ai faites au centre de la Côte d'Ivoire sur le cinéma, la dimension masculine domine malgré mes efforts. Ainsi, lors des enquêtes passionnantes que j'ai faites dans la communauté musulmane yacoubiste, dont le dirigeant Yacouba Sylla a ouvert des salles de cinémas dans les années 1950-1960, seuls les hommes étaient convoqués aux rencontres⁷⁹. Ils sont donc les seuls enquêtés parce qu'ils sont soit les gérants, soit les employés œuvrant dans les cinémas. On ne croise pas de femmes alors qu'elles jouaient aussi un rôle. On ne peut toutefois généraliser en ce qui concerne la façon dont nous sommes vues en tant que femmes et européennes, et les choses changent avec le temps. Ainsi, la montée d'un sentiment anti-français se fait sentir maintenant, alors que par ailleurs, et heureusement, les nouvelles générations se sont éloignées de la déférence « due » aux Blancs. Mais elle se traduit alors pour moi par un comportement respectueux vis-à-vis des aînés, ce que je suis devenue. Comment démêler l'un de l'autre ?

Ophélie : Est-ce pour valoriser les femmes que tu as choisi cette photographie de couverture pour ton livre *Fantômes sous les tropiques*⁸⁰ ? Je l'avais interprété comme un clin d'œil par rapport à cette histoire du cinéma plutôt centrée sur les hommes certes, mais où de façon indirecte dans ton livre et dans tes analyses surgissent des femmes. Elles sont là malgré tout. Elles s'affichent en couverture !

Odile : Ce n'est pas moi qui ai choisi la photographie, c'est l'éditeur dont c'est la responsabilité et je trouve que Vendémiaire a choisi une très belle illustration de couverture. À l'habillement, on voit que le cliché n'est pas pris en Afrique de l'Ouest ou en Afrique centrale mais en Afrique de l'Est, à Djibouti précisément. Je n'avais pas pris garde au fait que les passants regardant les affiches étaient aussi des femmes. Cela me paraît juste dans le sens où j'intègre la dimension femmes ou genre dès que je le peux dans mes analyses, toutes les sources affirmant la présence des femmes dans les salles. Pour la version en anglais de l'ouvrage, j'ai ajouté un chapitre spécifique sur le cinéma ambulante : les photographies prises dans l'ancien Soudan-français (actuel Mali) en 1957 par Jean-Paul Sivadier, entrepreneur de cinéma, montrent un public très mixte, mêlant hommes et femmes, adultes et enfants⁸¹. Cette source, très intéressante, est toutefois rare et il est difficile d'en dire beaucoup plus.

Illustration n° 5. Couverture du livre *Fantômes sous les tropiques*



⁷⁹ Goerg Odile (2019), « Le soufi, le cinéma et la mémoire : les salles de Cheikh Yacouba Sylla (Côte d'Ivoire) », *Canadian Journal of African Studies / Revue canadienne des études africaines*, 53, (1), 2019, pp. 1-25.

⁸⁰ Goerg Odile (2015), *Fantômes sous les tropiques. Aller au cinéma en Afrique coloniale*, Paris, Éd. Vendémiaire ; Goerg Odile (2020), *Tropical Dream Palaces Cinema in Colonial West Africa*, Oxford, Oxford University Press.

⁸¹ Goerg Odile (2020), *Un cinéma ambulante en Afrique. Jean-Paul Sivadier, entrepreneur dans les années 1950*, Paris, L'Harmattan.

Illustration n° 6 et 7. « Niono (Mali), mars 1957, pendant la séance de cinéma... »



Source : photographies de Jean-Paul Sivadier publiées par Odile Goerg

Ophélie : Cela fait la parfaite transition vers une autre question. Tu as écrit deux articles, l'un intitulé « Femmes adultères, hommes voleurs » et l'autre sur les Sierra-Léonais et Sierra-Léonaises à Conakry, dans lesquels tu penses la dimension relationnelle de la construction du genre⁸². Mais à ma connaissance, tu n'as jamais strictement écrit sur l'histoire des masculinités. Pourquoi avoir tenu à distance ce domaine de recherche ? Quand on voit des hommes partout dans les sources, comme dans le cinéma ambulante, cela n'invite-t-il pas à s'interroger sur les masculinités ?

Odile : Les masculinités constituent un nouveau domaine de recherche, sur lequel de nombreuses personnes travaillent : masculinité et représentation, masculinité et sport⁸³, masculinité et guerre⁸⁴, etc. Je ne m'y suis pas impliquée en tant que tel. Pour autant, j'analyse les stéréotypes de genre auxquels le cinéma renvoie, notamment en ce qui concerne l'impact des westerns. Dans un article, j'ai évoqué la façon dont ces films forgent les groupes d'adolescents et déterminent leur conduite⁸⁵, mais ce thème est également travaillé par d'autres chercheurs⁸⁶. Je n'avais pas besoin de l'approfondir. D'autres études abordent, par exemple, la masculinité au cinéma sous l'angle des rapports de couple induits par les films.

Genre : No(s) Futur(s)⁸⁷ ?

Sara : Nous souhaitons enfin te questionner sur le futur de la discipline. À lire tes bilans historiographiques⁸⁸, depuis les années 1980 – ton premier article et les premiers séminaires sur l'histoire des femmes en Afrique –, le paysage universitaire français s'est profondément transformé. En 40 ans, l'histoire de l'Afrique en France aurait enfin atteint l'âge de raison en prenant au sérieux l'histoire des femmes et du genre ? Nous savons cependant que rien n'est jamais acquis et que les retours en arrière sont toujours possibles. Et malgré le réel essor des recherches et des publications sur l'histoire des femmes et du genre, des lacunes persistent. Quels seraient à tes yeux les principaux angles morts qui perdurent aujourd'hui ou les domaines à (ré)investir ?

Odile : Je répondrai d'une première façon, et ensuite on pourra reprendre la question autrement. Certains ont pensé, et pas toujours à tort, que la perspective de genre allait noyer l'histoire des femmes car cela paraîtrait tellement évident que nous n'aurions plus besoin de travailler spécifiquement sur l'histoire des femmes. Cette perspective est heureusement démentie. De même, l'histoire « mondialisée » permet à des gens qui n'ont jamais étudié l'Afrique, et qui y viennent par ce biais, de l'intégrer à des recherches générales. Cela pose donc une même question : celle de la disparition par noyade de l'histoire de l'Afrique d'une part et de l'histoire des femmes de l'autre, englouties par une histoire plus générale. Je ne pense pas que ce soit un danger réel, mais il faut être vigilant.

Pour l'histoire de l'Afrique, je ne peux pas du tout préjuger des objets qui vont être étudiés dans les années à venir, tant il y a d'objets de recherche et de nouvelles perspectives à explorer... Ce qui m'impressionne beaucoup avec les nouvelles générations, dont vous faites partie, c'est leur capacité à poser de nouvelles questions et à développer des perspectives que nous n'avions pas. C'est ainsi que l'histoire se renouvelle constamment, et ma génération y a contribué bien sûr. Les changements récents sont en partie liés

⁸² Goerg Odile (2007), « Femmes adultères, hommes voleurs ? La "justice indigène" en Guinée », *Cahiers d'Études africaines*, 187-188, pp. 495-522 ; Goerg O., « Métiers de femme, métiers d'homme ? » art. cité, pp. 543-568.

⁸³ Nicolas Claire (2017), « Des corps connectés : les *Ghana Young Pioneers*, tête de proue de la mondialisation du nkrumahisme (1960-1966) », *Politique africaine*, 147, pp. 87-107 ; Nicolas Claire (2021), « Physical Education in the Colonial Gold Coast: From a Civilizing Mission to "Useful Citizens" », *Social Sciences*, 10(2).

⁸⁴ Branche Raphaëlle (2004), « La masculinité à l'épreuve de la guerre sans nom », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 20, pp. 111-122 ; Joly Vincent (2011), « "Races guerrières" et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 33, pp. 139-156.

⁸⁵ Goerg Odile (2015), « Des cowboys dans la savane. Cinéma et hybridation culturelle en contexte colonial », *Afrika Zamani*, 20-21, pp. 69-94.

⁸⁶ Burns James (2002), « John Wayne on the Zambezi: Cinema, Empire, and the American Western in British Central Africa », *The International Journal of African Historical Studies*, 35(1), pp. 103-117 ; Ambler Charles (2007), « Cowboy Modern: African Audiences, Hollywood Films, and Visions of the West », in R. Maltby, M. Stokes and R. C. Allen (dir.), *Going to the Movies. Hollywood and the Social Experience of the Cinema*, Exeter, Exeter University Press, pp. 348-363 ; Gondola Didier Charles (2016), *Tropical Cowboys. Westerns, Violence, and Masculinity in Kinshasa*, Bloomington, Indiana University Press.

⁸⁷ Titre du 3^e congrès Genre et études de genre, juillet 2023, Toulouse, « No(s) Futur(s). Genre : bouleversements, utopies, impatiences ».

⁸⁸ Notamment le dernier en date : Goerg O., « Histoire des femmes et perspective de genre en Afrique », art. cité, pp. 105-125.

aux sources, qui s'élargissent et dont l'accès est plus aisé, notamment à cause de la numérisation et de leur diffusion par des sites divers. Il en va ainsi de la presse, dans sa pluralité, des documents iconographiques, de la culture matérielle... Ceci permet de poser d'autres questions. Je suis donc très optimiste, il y a tant à faire à très long terme... Il faudrait aussi prendre en compte ce qui se fait hors d'Europe, aux États-Unis notamment, où la recherche sur l'histoire des femmes et du genre en Afrique est totalement intégrée et où cela suscite de nombreux travaux. Et évidemment, il faudrait prendre en compte ce qui se fait dans les universités en Afrique. Pour celles que je connais, il y a encore beaucoup de choses à explorer dans ces domaines ; il est encore difficile, sauf exception, pour des chercheuses et des chercheurs de se faire accepter avec ce type de sujets. On va leur dire que ce n'est pas légitime, que cela vient de l'étranger ou que ce n'est pas intéressant. Je l'ai vu avec mes doctorantes. Finalement, il faudrait regarder si la circulation des notions d'afro-féminisme ou de féminisme noir dans les universités africaines légitime de nouvelles recherches et permet le développement de nouveaux travaux.

Dans le contexte universitaire français actuel, la question est plutôt celle de la place accordée à ce domaine, autant pour la recherche que pour l'enseignement de l'Afrique. Le CNRS semble lui donner quelque importance, mais ce n'est pas le cas pour les universités ; c'est un vrai problème ! S'il n'y a pas de légitimité, il n'y a pas de poste... Or, le nombre de PU diminue, ce qui pose le problème de la direction des thèses de doctorat en histoire de l'Afrique.

Un autre élément se pose en termes de bilan, question qui nous obsède tous et toutes : comment faire passer nos recherches vers le public, comment détruire des stéréotypes qui demeurent tenaces ? Le décalage est plus grand pour l'Afrique que pour d'autres domaines historiques, entre les travaux scientifiques qui démontent les visions stéréotypées et erronées et enrichissent les connaissances, et ce qui circule auprès d'un large public. Ceci m'a frappée tout au long de ma carrière. Des gens, rencontrés par hasard et sachant que je suis historienne de l'Afrique, ont tous des opinions à affirmer avec assurance à propos de ce continent ; ils estiment tous « savoir »... Ce ne serait pas le cas pour l'Asie ou pour l'histoire de France. Comment modifier ces attitudes ?

Sara : J'aurais envie de te poser une dernière question. Comment résumerai-tu tes principaux apports à la discipline, à la fois en France et en Afrique ?

Odile : On a beaucoup de mal à évaluer la réception de ce que l'on écrit et son impact. En Afrique, j'aurais du mal à me prononcer parce que je ne sais pas comment circulent les écrits et s'ils sont l'objet de débats. J'en doute. J'ai toujours apporté mes articles et ouvrages, ainsi que les publications de collègues, mais je n'ai pas eu beaucoup de retours donc je ne sais pas trop... En France, si j'ai eu un impact sur le changement de regard et les travaux réalisés sur l'Afrique, ainsi que sur l'histoire des femmes et la perspective de genre, j'en suis très heureuse... Des gens, souvent d'ancien.nes étudiant.es me le disent individuellement, mais mesurer un impact plus global est difficile. De plus, quand on arrive à la fin d'une carrière bien remplie, que son poste est remis au concours et qu'il n'est pas renouvelé, comme cela a été le cas pour le mien au niveau du département d'histoire, on ne peut s'empêcher de penser que c'est une façon de dire que ce que tu as fait pendant quinze ans, on peut s'en passer... Bien sûr ce n'est pas moi en tant qu'individuelle qui était visée, mais cela demeure dur à encaisser. Cela relativise l'impact supposé, mais bien sûr il faut différencier les décisions des institutions et l'influence que j'ai pu avoir sur des générations d'étudiant.es. À ces niveaux-là, je suis certaine d'avoir ouvert des pistes pour de nombreux étudiant.es au fil des années. Le domaine qui procure le plus de plaisir et qui donne le sentiment de jouer vraiment un rôle, c'est en effet le fait de former les étudiant.es, de les ouvrir à de nouvelles thématiques. Je crois que tous les étudiant.es qui ont suivi mes cours, notamment les cours de licence et même les cours de première année, étaient content.es ; ils en ont tiré des analyses ou des connaissances nouvelles et compris que les femmes comptaient. Et ça, c'est un grand plaisir. Et tous les étudiant.es que j'ai contribué à former en master ou en doctorat constituent un apport énorme. Là je pense effectivement que j'ai fait passer des idées et des réflexes d'analyse. Après, c'est à eux de continuer. C'est là que l'on peut peser dans nos carrières. Toutes les expériences d'encadrement ne sont pas satisfaisantes, mais quand elles le sont, ce qui est fréquent, c'est un héritage important que l'on laisse. Individuellement, j'ai beaucoup de retours d'étudiant.es qui me disent a posteriori que mes cours et approches ont été importants pour eux, pas seulement sur le genre bien sûr mais pour l'histoire de l'Afrique en général ; ils ne l'expriment pas vraiment sur le moment, ce qui constitue le côté un peu frustrant de l'enseignement car on ne le découvre qu'après. Certains doctorant.es ont poursuivi, en incluant les aspects genrés dans leur travail, tout en suivant leur propre voie. C'est le cas par exemple de Céline Pauthier, MCF à l'université de Nantes,

qui a valorisé la place des femmes dans les luttes en Guinée, que ce soit pour l'indépendance ou après. Au Gabon, d'anciennes doctorantes (Gladys Esseng, Judith Doutsona, Emma Mouleba) ont intégré le Groupe de recherche en études du genre (GREG) du département d'histoire et archéologie de l'Institut de recherche en sciences humaines (IRSH) à Libreville, mais leurs conditions de travail fragilisent leur capacité de production, à l'exception de Gladys Esseng Aba'a qui a co-dirigé, avec Joseph Tonda, *Le féminin, le masculin et les rapports sociaux de sexe au Gabon*⁸⁹. Je peux citer aussi Florence Wenzek qui vient de soutenir sa thèse en 2022 et intègre la dimension de genre dans ses travaux⁹⁰.

Ophélie : Dirais-tu que, dans ta manière d'être professeure et d'encadrer les doctorants et doctorantes, tu as aussi une approche féministe ? Au sens où tu pensais les rapports de genre dans ta pratique d'enseignante ?

Odile : Je pense que oui, mais je peux aussi répondre autrement : j'ai souvent été proche des étudiant.e.s avec un côté « maternage » – on pourrait l'appeler comme ça, même si c'est un peu stéréotypé. Un autre aspect, qui est propre aux études africaines, est le fait d'encadrer des étudiant.e.s qui peuvent être dans des situations personnelles complexes, que nous découvrons peu à peu. Les collègues qui dirigent des étudiant.e.s sur l'Europe n'ont pas à s'occuper de problème de papiers par exemple. Alors féministe oui, parce que j'ai eu des discussions sur ces domaines avec les étudiant.e.s. Assez vite, je pouvais réagir personnellement face à ces situations difficiles. Je pense que c'était assez clair pour tout le monde : j'avais une certaine attitude dans la vie et cela se traduisait dans ma façon de travailler avec eux. Est-ce du féminisme ou est-ce parce que je prends en compte la situation globale dans laquelle sont les étudiant.e.s ? C'est peut-être aussi ma situation de mère célibataire qui me rendait consciente des difficultés que certaines étudiantes pouvaient rencontrer. Il est arrivé ainsi que des étudiantes viennent avec leurs enfants au séminaire par exemple, parce qu'elles ne pouvaient pas les faire garder à ce moment-là. J'avais automatiquement de l'empathie et de la compréhension : elles venaient avec leurs enfants, bien entendu. Je me rappelle la fois où je suis moi-même venue avec mon fils Joshua, dans sa poussette, à un colloque sur le franc CFA au ministère des Finances à Bercy [rire]. Cela te permet de mieux comprendre les contraintes auxquelles sont confrontées les autres.

Sara Panata

CNRS, LAM (France)

Ophélie Rillon

CNRS, IMAF (France)

Bibliographie de l'entretien

Pour éviter les doublons, les publications d'Odile Goerg sur l'histoire des femmes et du genre ont été recensées dans l'annexe 1 et les travaux de master, doctorat et HDR dirigés par Odile Goerg sur l'histoire des femmes et du genre ont été recensés dans l'annexe 2.

ALMEIDA-TOPOR (d') Hélène (1984), *Les Amazones*, Paris, éditions Rochevigne [réédition Lanterne Magique, 2016].

AMADIUME Ifi (1987), *Male Daughters, Female Husbands: Gender and Sex in an African Society*, Londres, Zed Books.

AMBLER Charles (2007), « Cowboy Modern : African Audiences, Hollywood Films, and Visions of the West », in R. Maltby, M. Stokes and R. C. Allen (dir.), *Going to the Movies. Hollywood and the Social Experience of the Cinema*, Exeter, Exeter University Press, pp. 348-363.

⁸⁹ Esseng Aba'a Gladys et Tonda Joseph (2016), *Le féminin, le masculin et les rapports sociaux de sexe au Gabon*, Paris, L'Harmattan.

⁹⁰ Wenzek Florence, « La fabrique genrée de la nation tanzanienne. Éduquer et former les filles et les femmes (1939-1976) », thèse de doctorat, Université de Paris, 2022.

- BAKARE-YUSUF Bibi (2003), « Yorubas Don't Do Gender: A Critical Review of Oyeronke Oyewumi's "The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses" », *African Identities*, 1(1), pp. 121-142.
- BARTHÉLÉMY Pascale (2004), « Femmes, africaines et diplômées : une élite auxiliaire à l'époque coloniale. Sages-femmes et institutrices en Afrique occidentale française (1918-1957) », thèse de doctorat, université Paris 7.
- BARTHÉLÉMY Pascale (2010) (dir.), *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BARTHÉLÉMY Pascale (2022), *Sororité et colonialisme. Françaises et Africaines au temps de la guerre froide (1944-1962)*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- BARTHÉLÉMY Pascale et JEZEQUEL Jean-Hervé (2007), « Marier les "demoiselles frigidaires" et les "mangeurs de craies" : l'idéal du ménage lettré et l'administration coloniale en Afrique Occidentale Française (AOF) », in O. Goerg, (dir.), *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, Cahier « Afrique » n° 23, Paris, L'Harmattan, p. 77-96.
- BARTHÉLÉMY Pascale, BERTHO Elara, PAUTHIER Céline, PITON Florent (2024, à paraître) (dir.), *Villes, genre, cinémas en Afrique. Dans les pas d'Odile Goerg*, Paris, Karthala.
- BECKER Charles *et al.* (2015), « Yves Person, historien de l'Afrique engagé dans son temps : des textes fondateurs », in C. Becker, R. Colin, L. Daronian et C.-H. Perrot (dir.), *Relire Yves Person, l'État-nation face à la libération des peuples africains*, Paris, Présence africaine, pp. 39-46.
- BERENI Laure (2012), « Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située », *Contretemps*. En ligne, consulté le 23 mars 2023 : <https://www.contretemps.eu/une-nouvelle-generation-de-chercheuses-sur-le-genre-reflexions-a-partir-dune-experience-situee/>
- BRANCHE Raphaëlle (2004), « La masculinité à l'épreuve de la guerre sans nom », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 20, pp. 111-122.
- BURNS James (2002), « John Wayne on the Zambezi: Cinema, Empire, and the American Western in British Central Africa », *The International Journal of African Historical Studies*, 35(1), pp. 103-117.
- BUTLER Judith (1990), *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York, Routledge [trad. (2005) *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte].
- CODOU Bop et SOW Fatou (2004), *Notre corps, notre santé. La santé et la sexualité des femmes en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan.
- Boston Women's Health Book Collective (1971), *Our bodies, ourselves, The Boston Women's Health Book Collective*, New-York, Simon and Schuster [trad. (1977), *Notre corps, nous-mêmes*, Paris, Albin Michel].
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine (1988) (dir.), *L'Histoire des femmes en Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine (1994), *Les Africaines : Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^e au XX^e siècle*, Paris, éditions Desjonquères.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine (2007) (dir.), *Cahiers d'Études africaines. Les femmes, le droit, la justice*, n° 187-188.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine (2021), *Le Choix de l'Afrique*, Paris, La Découverte.
- CRENSHAW Kimberlé W. (2005), « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, 39(2), pp. 51-82.
- DELUZ Ariane, LE COUR GRANDMAISON Colette et RETEL-LAURENTIN Anne (1978), *La natte et le manguier. Les carnets d'Afrique de trois ethnologues*, Paris, Mercure de France, 1978 [réédité (2001) sous *Vies et paroles de femmes africaines*, Paris, Karthala]
- DIALLO Assitan (1978), « L'excision en milieu bambara », mémoire de fin d'études, École normale supérieure de Bamako.
- DIALLO Assitan (1999), « Women's Family Roles and Economic Activities in Urban Mali », thèse de doctorat, Brown University.

- DIALLO Assitan (2010), « L'Audace du succès. Perspectives féministes de l'entrepreneuriat féminin au Mali », rapport de projet de recherche, CRDI-université d'Ottawa-Carleton University.
- ESSENG ABA'A Gladys et TONDA Joseph (2016), *Le féminin, le masculin et les rapports sociaux de sexe au Gabon*, Paris, L'Harmattan.
- GERTRUDE (1977), « Postface à quelques préfaces », *Cahiers d'Études africaines*, 17(65), pp. 177-187.
- GESSAIN Monique (2006), *La femme et le masque : ou l'éloge de l'équilibre chez les Bassari*, Paris, Sepia.
- GOERG Odile (1976), « Le Dahomey 1918-1938, de la Convention du Niger à l'assimilation douanière », mémoire de maîtrise, université Paris I.
- GOERG Odile (1981), « Échanges, réseaux, marchés : l'impact colonial en Guinée (mi-XIX^e s.-1913) », thèse de 3^e cycle, université Paris 7.
- GOERG Odile (1986), *Commerce et colonisation en Guinée (1850-1913)*, Paris, L'Harmattan.
- GOERG Odile (1996), « Pouvoir colonial, municipalités et espaces urbains. Étude comparée : Conakry-Freetown, des années 1880 à 1914 », thèse d'État, université Paris 7.
- GOERG Odile (1997), *Pouvoir colonial, municipalités et espaces urbains. Conakry-Freetown des années 1880 à 1914* [2 tomes], Paris, L'Harmattan.
- GOERG Odile (2015), « Des cowboys dans la savane. Cinéma et hybridation culturelle en contexte colonial », *Afrika Zamani*, 20-21, pp. 69-94.
- GOERG Odile (2015), *Fantômas sous les tropiques. Aller au cinéma en Afrique coloniale*, Paris, Éd. Vendémiaire.
- GOERG Odile (2019), « Le soufi, le cinéma et la mémoire : les salles de Cheikh Yacouba Sylla (Côte d'Ivoire) », *Canadian Journal of African Studies / Revue canadienne des études africaines*, 53, (1), 2019, pp. 1-25.
- GOERG Odile (2020), *Tropical Dream Palaces: Cinema in Colonial West Africa*, Oxford, Oxford University Press.
- GOERG Odile (2020), *Un cinéma ambulancier en Afrique. Jean-Paul Sivadier, entrepreneur dans les années 1950*, Paris, L'Harmattan.
- GOERG Odile (2023), « La Guinée et les nœuds de l'histoire », *Politique africaine*, 169(1), pp. 121-144.
- GONDOLA Didier Charles (2016), *Tropical Cowboys. Westerns, Violence, and Masculinity in Kinshasa*, Bloomington, Indiana University Press.
- GOUTALIER Régine et KNIBIEHLER Yvonne (1985), *La femme au temps des colonies*, Paris, Stock.
- GOUTALIER Régine et KNIBIEHLER Yvonne (1986), « Femmes et colonisation », rapport terminal au Ministère des Relations extérieures et de la Coopération, Institut d'histoire des pays d'outre-mer, Université de Provence.
- HOUBRE Gabrielle (1990), « L'éducation sentimentale des jeunes filles et des jeunes garçons dans la bourgeoisie et l'aristocratie françaises, 1815-1848 », thèse de doctorat, université Paris 7.
- HOUBRE Gabrielle (2020), *Les deux vies d'Abel Barbin, né Adélaïde Herculine (1838-1868)*, Paris, PUF.
- HUGON Anne (1997), « La contradiction missionnaire. Discours et pratique des missionnaires méthodistes à l'égard des femmes africaines de Côte de l'Or (1835-1874) », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 6, pp. 15-34.
- HUGON Anne (2020), *Être mère en situation coloniale (Gold Coast, années 1910-1950)*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- IMAM Ayesha, MAMA Amina et SOW Fatou (2004) (dir.), *Sexe, genre et société. Engendrer les sciences sociales africaines*, Dakar-Paris, CODESRIA-Karthala.
- JACQUES Catherine et PIETTE Valérie (2003), « La femme européenne au Congo belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale. Discours et pratiques (1908-1940) », *Bulletin des séances de l'Académie royale des sciences d'outre-mer*, 49(3), pp. 261-293.

- JOLY Vincent (2011), « “Races guerrières” et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 33, pp. 139-156.
- LE GOFF Jacques et NORA Pierre (1974) (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, Paris Gallimard.
- LEMAIRE Marianne (2010), « Un parcours semé de terrains. L'itinéraire scientifique de Denise Paulme », *L'Homme*, 193, pp. 51-73.
- LEMAIRE Marianne (2020), « Âge, sexe et génération de l'ethnologue Denise Paulme en Côte d'Ivoire dans les années 1960 », *Ethnologie française*, 50(1), pp. 177-192.
- LEMAIRE Marianne (2020), « Lettres d'amour et de science. Denise Paulme en correspondance avec André Schaeffner », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 52(2), pp. 253-273.
- LIFCHTIZ Déborah et PAULME Denise [édité par Marianne Lemaire] (2015), *Lettres de Sanga*, Paris, CNRS Éditions.
- LIRUS-GALAP Julie (2016), *L'entrecroisement des mondes - De la Caraïbe à la France*, Paris, Karthala.
- MBA Nina (1982), *Nigerian Women Mobilized: Women's Political Activity in Southern Nigeria, 1900-1965*, Berkeley, University of California.
- MEILLASSOUX Claude (1975), *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspero.
- NICOLAS Claire (2017), « Des corps connectés : les *Ghana Young Pioneers*, tête de proue de la mondialisation du nkrumahisme (1960-1966) », *Politique africaine*, 147, pp. 87-107.
- NICOLAS Claire (2021), « Physical Education in the Colonial Gold Coast: From a Civilizing Mission to “Useful Citizens” », *Social Sciences*, 10(2).
- OPPONG Christine (1983), *Female and Male in West Africa*, Londres, Allen & Unwin.
- OYEWUMI Oyeronke (1997), *The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- PAGNON Estelle (1997), « “Une œuvre inutile” ? La scolarisation des filles par les missionnaires catholiques dans le Sud-Est du Nigéria (1885-1930) », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 6(2), pp. 35-59.
- PAULME Denise (1950), « Un mouvement féminin en pays kissi (septembre 1948) », *Notes africaines*, 46, pp. 43-44.
- PAULME Denise (dir.) (1960), *Femmes d'Afrique noire*, Paris, La Haye, Mouton [Trad. (1963), *Women of Tropical Africa*, Berkeley, University of California Press]
- PAULME Denise (1977), « Sanga 1935 », *Cahiers d'Études africaines*, 17(65), pp. 7-12.
- PAULME Denise (1979), « Quelques souvenirs », *Cahiers d'Études africaines*, 19(73/76), pp. 9-17.
- PENVENNE Jeanne Marie (1995), *African Workers and Colonial Racism; Mozambican Strategies for Survival in Lourenço Marques, Mozambique 1877-1962*, Londres, Heinemann.
- PENVENNE Jeanne Marie (1997), « Seeking the Factory for Women, Mozambican Urbanization in the Late Colonial Era », *Journal of Urban History*, 23(3), pp. 342-379.
- PENVENNE Jeanne Marie (2003), « A xikomo xa lomu, iku tira. Citadines africaines à Lourenço Marques, Mozambique, 1945-1975 », *Mouvement Social*, 204(3), pp. 81-92.
- PERROT Claude Hélène (1978), « Les Anyi-Ndényé et le pouvoir politique aux XVIII^e et XIX^e siècles », thèse d'État, université Paris 1.
- PERROT Claude Hélène (1982), *Les Anyi-Ndényé et le pouvoir politique aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne/CEDA [rééd. (2014), Abidjan, NEI].
- PERROT Claude Hélène (2008), *Les Éotilé de Côte d'Ivoire aux XVIII^e et XIX^e siècles: pouvoir lignager et religion*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- PERROT Michelle (1984) (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages.

- PERROT Michelle (1998), *Les femmes où les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion.
- RAJAONAH Faranirina (2004) « Féminin, masculin ? Manuels de lecture d'enseignantes malgaches (1970-2000) », in A. Hugon (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, XX^e siècle*, Paris, Karthala, pp. 199-220.
- RAJAONAH Faranirina (2009), « Femmes malgaches en France (1945-1960) », in D. Nativel et F. Rajaonah (dir.), *Madagascar revisité. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Karthala, pp. 119-138.
- RAJAONAH Faranirina (2020), « Women in Madagascar », in D. Hodgson (dir.), *The Oxford Encyclopedia of Africa Women's History*, Oxford, Oxford University Press.
- RAJAONAH Faranirina (2021), « Travailler au féminin dans les milieux modestes d'Antananarivo. Pesanteurs sociales, opportunités et initiatives (fin XX^e-début XXI^e siècles) », in A. Roca (dir.), *Mujeres africanas por el bienestar : más allá de la lucha contra la pobreza*, Lleida, Edicions de la Universitat de Lleida, pp. 87-111.
- ROGERS Rebecca (1987), « L'éducation des filles : les maisons d'éducation de la Légion d'honneur, 1810-1881 : de la sociologie scolaire à la construction des identités », thèse de doctorat, EHESS.
- ROGERS Rebecca (1992), *Les demoiselles de la Légion d'honneur. Les maisons d'éducation de la Légion d'honneur au XIX^e siècle*, Paris, Plon.
- ROGERS Rebecca (2013), *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press.
- SCOTT Joan (1986), « Gender: a useful Category of Historical Analysis », *American Historical Review*, 91(5), pp. 1053-1075 [trad (1988) « Genre. Catégorie d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38, pp. 125-153].
- SEBBAR Leïla (1982), « Histoires d'Elles », *Sorcières : les femmes vivent*, 24 (1), pp. 34-40.
- SOHN Anne-Marie et THÉLAMON Françoise (1998) (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin.
- SOW Fatou (2009) (dir.), *La recherche féministe francophone. Langue, identité et enjeux*, Paris, Karthala.
- THÉBAUD Françoise (2007), *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions.
- THIAM Awa (1978), *La parole aux négresses*, Paris, Denoël-Gonthier.
- VIDAL Claudine (1977), « Des femmes sur l'Afrique des femmes », *Cahiers d'Études africaines*, 17(65).
- VIENNOT Éliane (2014), *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- VIENNOT Éliane (2016), *L'Académie contre la langue française*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- VIENNOT Éliane (2018), *Le langage inclusif : pourquoi, comment*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- VINCENT Jeanne-Françoise (2001), *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun*, Paris, Karthala.
- VINCENT Jeanne-Françoise (2003), « La ménopause, chemin de la liberté selon les femmes beti du Sud-Cameroun », *Journal des africanistes*, 73(2), pp. 121-136.
- VIRGILI Fabrice (2002), « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 75(3), pp. 5-14.

Annexe 1 - Liste de publications d'Odile Goerg sur l'histoire des femmes et du genre⁹¹

- GOERG Odile (1982), « Nigéria. Une autonomie économique sans contrepartie politique », in E. Paquot (ed.), *Terre des femmes. Panorama de la situation des femmes dans le monde*, Paris, La Découverte, pp. 109-111.
- GOERG Odile (1997), « Femmes africaines et politique : les colonisées au féminin en Afrique occidentale », *Clio. Femmes, Genre et Histoire*, 6, pp. 105-125.
- GOERG Odile (1998a), « Femmes africaines et pratique historique en France », *Politique Africaine*, 72, pp. 130-144.
- GOERG Odile (1998b), « Les femmes paradoxales en Afrique : omniprésence sociale et invisibilité historique en France » in A.-M. Sohn et F. Thélamon (éd.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, pp. 115-127.
- GOERG Odile (2004), « Femmes et hommes dans les villes coloniales : l'illusion du déséquilibre permanent », in P. Denis et C. Sappia (dir.), *Femmes d'Afrique dans une société en mutation*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, pp. 27-48.
- DULUCQ Sophie et GOERG Odile (2004) « Le fait colonial au miroir des colonisées. Femmes, genre et colonisation : un bilan des recherches francophones en histoire de l'Afrique subsaharienne (1950-2003) », in A. Hugon (éd.), *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, XX^e siècle*, Paris, Karthala, pp. 43-70.
- GOERG Odile (2005), « “Les femmes, citoyennes de deuxième plan ?” Réflexion sur le *sex ratio* dans les villes en Afrique sous la colonisation », in C. Chanson-Jabeur et O. Goerg (dir.), *Mama Africa. Hommage à Catherine Coquery Vidrovitch*, Paris, L'Harmattan, pp. 143-168.
- GOERG Odile (dir.) (2007a), *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, Paris, L'Harmattan [Cahiers Afrique n° 23].
- GOERG Odile (2007b), « Femmes adultères, hommes voleurs ? La “ justice indigène ” en Guinée », *Cahiers d'Etudes Africaines*, 187-188, pp. 495-522.
- GOERG Odile, RODET Marie et VINCE Natalya (2007) « Fracturing Binarisms: Gender and Colonialisms in Africa », *Stichproben, Vienna Journal of African Studies*, 7(12), pp. 1-12.
- GOERG Odile (2009), « Métiers de femme, métiers d'homme ? Sierra Léonais et Sierra Léonaises à Conakry dans l'entre-deux-guerres », in D. Nativel et F. Rajaonah (éd.) *Madagascar revisitée. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Karthala, pp. 543-568.
- GOERG Odile (2016), « Marrying Well in Freetown Society: a View from the Press (1870s-early 1900s) », in G. Castryck, S. Strickrodt, et K. Werthmann (eds.), *Sources and Methods for African History and Culture: Essays in Honour of Adam Jones*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, pp. 359-376.
- GOERG Odile [avec Sakiko Nakao] (2018a), « Adelaïde Smith Casely Hayford », *Maitron-en-ligne* [notice du *Maitron. Dictionnaire biographique mouvement ouvrier, mouvement social*, mise en ligne mars 2018].
- GOERG Odile (2019), « Histoire des femmes et perspective de genre en Afrique, essai de synthèse », in E. Asquer et al. (dir.), *Vingt-cinq ans après : les femmes au rendez-vous de l'histoire*, Rome, École Française de Rome, pp. 105-125.
- GOERG Odile (2023), « Quand l'organisation municipale fait débat à la Wesleyan Female Educational Institution. Freetown (Sierra Leone, 1883-1892) », *Clio, Femmes, Genre et Histoire*, 58(2), pp. 15-38.

⁹¹ Les références des deux sections des annexes sont classées par ordre chronologique pour mettre en évidence les changements thématiques au fil des ans.

Annexe 2 - Liste des travaux soutenus en histoire des femmes ou adoptant une perspective de genre sous la direction d'Odile Goerg (2005-2020)

Mémoires de maîtrise

PAGNON Estelle (1994), « L'éducation des filles par les missionnaires catholiques dans le Sud-Est du Nigeria de 1885 à 1930 », mémoire de maîtrise, université Strasbourg 2.

GUILLAUME Sophie (1998), « Les activités économiques des femmes en Guinée 1850-1920 », mémoire de maîtrise, université Strasbourg 2.

Thèses de doctorat

DIALLO Abdoulaye (2008), « Acteurs et actrices du système éducatif guinéen sous Sekou Touré : enjeux politiques et implications sociales (1957-1984) », thèse de doctorat, université Paris 7.

ESSENG Aba'a Gladys (2010), « La loi au Gabon sous l'angle du genre (mi-XIX^e siècle-années 1990) », thèse de doctorat, université Paris 7.

DOUTSONA Judith (2011), « Les femmes dans la fonction publique au Gabon : études des trajectoires socio-professionnelles des années 1930 aux années 1980 », thèse de doctorat, université Paris 7.

MOULEBA Emma (2012), « L'Enseignement secondaire au Gabon sous l'angle du genre (1947- 1983) », thèse de doctorat, université Paris 7.

KINDA Madeleine (2014), « Les loisirs dans la société au Burkina Faso (XX^e siècle) : une étude sous l'angle du genre », thèse de doctorat, université Paris 7.

PAUTHIER Céline (2014), « L'indépendance ambiguë : construction nationale, anticolonialisme et pluralisme culturel en Guinée (1945-2010) », thèse de doctorat, université Paris 7.

NDAMI Chantal (2018), « Agriculture familiale et dynamique de genre au Cameroun, des années 1930 aux indépendances », thèse de doctorat, université Paris 7.

NDENGUE Rose (2018), « Femmes, sphère publique et pouvoir politique en postcolonie : le cas du Cameroun (1945-années 2000) », thèse de doctorat, université Paris 7.

WENZEK Florence (2022) [co-direction avec Rebecca Rogers, Sciences de l'éducation, Paris Descartes], « La fabrique genrée de la nation tanzanienne. Éduquer et former les filles et les femmes (1939-1976) », thèse de doctorat, université Paris Cité.

Travaux d'habilitation à diriger des recherches

HUGON Anne (2017), « La maternité coloniale. Médicalisation de la grossesse et de l'accouchement et réforme de la maternité sociale en Gold Coast, années 1910-années 1950 », mémoire d'habilitation à diriger des recherches, université Paris 7.

BARTHÉLÉMY Pascale (2019a), « Françaises et Africaines. Une rencontre improbable (1944-1962) », mémoire d'habilitation à diriger des recherches, université Paris Diderot.

BARTHÉLÉMY Pascale (2019b), « Habiter l'entre-deux », document d'ego-histoire, Habilitation à diriger des recherches, université Paris-Diderot.

Annexe 3 - Enseignements

Descriptifs des séminaires en histoire des femmes et du genre en Afrique sub-saharienne organisés par Odile Goerg entre 2003 et 2019 à l'université Paris 7

Cette annexe présente les descriptifs du séminaire de recherche lié à l'histoire de l'Afrique contemporaine et aux études de genre (co)organisé par Odile Goerg entre 2003 et 2019 à l'université Paris 7. Nous proposons ici les textes originaux de présentation du séminaire (master 1 ou 2). Pour les années où le descriptif est resté le même, nous présentons un résumé des nouvelles thématiques abordées. Les maquettes du séminaire se renouvellent d'année en année.

2003-2004 et 2004-2005 - Femmes et genre en Afrique sub-saharienne - Odile Goerg et Fatou Sow (sociologue, CNRS, SEDET/IFAN)

Le séminaire découle de la prise de conscience du décalage persistant entre la multiplication des études anglophones sur « femmes, genre et colonisation » et la production en France. Pour ne pas particulariser un groupe (les femmes dans ce cas) mais aussi par défaut d'intégration des approches de genre, les études restent lacunaires. D'une certaine manière, alors que la question de l'histoire des femmes est dépassée ailleurs par celle du genre, l'on en est encore à souligner l'absence d'informations précises concernant les femmes en situation coloniale et post-coloniale. Ce séminaire procède ainsi de la nécessité de faire le bilan à la fois au niveau des productions générales et des productions en France (et francophones) pour pouvoir orienter la recherche. D'ores et déjà on peut noter que certains aspects sont plus développés que d'autres, notamment celui de l'enseignement et, plus partiellement, les questions de statut personnel souvent abordées sous l'angle anthropologique, ou l'économie.

Seront proposés aux étudiants des séances thématiques, centrées autour de la lecture d'articles ou de travaux de recherche ainsi que des interventions de chercheurs. L'aspect méthodologique sera particulièrement important (type de sources, démarche historique, approche biographique...). Voici quelques thèmes possibles : la justice et le genre, femmes en ville, les mutations de l'éducation, genre et participation politique, les représentations...

L'année 2004/2005 mettra l'accent sur le statut personnel, questions matrimoniales, famille et genre, afin de dépasser ou compléter les approches anthropologiques ou sociologiques. Sont proposés aux étudiants des séances centrées autour de la lecture d'articles ou de travaux de recherche ainsi que des interventions de chercheurs.

2005-2010 - Femmes et genre en Afrique sub-saharienne - Odile Goerg

[À partir de la rentrée 2005, Odile Goerg reprend le séminaire seule.] Ce séminaire adopte la perspective du « genre » comme grille d'analyse. Ceci découle de la nécessité d'approfondir la réflexion sur « femmes, genre et colonisation », mais aussi au-delà des Indépendances. Par défaut d'intégration des approches de genre dans le cursus universitaire français, les analyses restent lacunaires dans ce domaine alors qu'elles connaissent un réel essor en Amérique du Nord, Inde ou Grande-Bretagne. Après une réflexion initiale sur « Statut personnel, questions matrimoniales », le séminaire développe la thématique des mutations du rapport au travail. Après l'agriculture et le commerce, est abordée la question du salariat, ce qui suppose d'envisager la formation professionnelle et donc les secteurs ouverts aux individus dans une société donnée mais aussi d'explorer les notions de sphère privée/sphère publique car le salariat implique la sortie du groupe familial. L'impact sur les rapports sociaux, les relations de couple, notamment dans le contexte de la crise économique ou du processus d'autonomisation des individus, est ensuite étudié. Sont proposées aux étudiants des séances centrées autour de la lecture d'articles ou de travaux de recherche ainsi que des interventions de chercheurs. L'aspect méthodologique sera particulièrement important (type de sources, démarche historique, approche biographique...).

Années 2005-2008 : les séances mettent l'accent sur les mutations du rapport au travail, le travail domestique, le salariat, l'informel.

Année 2009-2010 : les séances mettent l'accent sur les images, les objets ainsi que l'iconographie.

2010-2015 - Femmes et genre en Afrique sub-saharienne - Odile Goerg

L'histoire des femmes et l'histoire du genre ont connu un profond renouvellement ces dernières décennies. Ce séminaire a pour objet de faire le bilan de certaines approches, en mêlant discussion autour de thèmes, analyse des sources mobilisables pour renouveler les approches et présentation des travaux des étudiants.

Année 2010-2011 : les thèmes choisis concernent la notion d'élite (autour de l'éducation, des formes de savoir et des critères de notabilité), la justice et le politique.

Année 2011-2012 : l'accent est mis sur « espaces et sociétés urbaines ». Certaines séances sont consacrées aux « Coopérants français en Afrique, une situation de rencontre post-coloniale à grande échelle », en relation avec l'Institut des Sciences politiques.

Année 2012-2013 : séances consacrées au thème « Paraître, se présenter et occuper la scène dans les sociétés urbaines ».

Année 2013-2014 : les séances se déroulent autour de la jeunesse « être jeune au masculin, au féminin : trajectoires individuelles et collectives ».

Année 2014-2015 : les questionnements tournent autour des circulations culturelles, des cultures urbaines et des identités entre l'Afrique et le monde.

2015-2019 - Histoire de l'Afrique et perspectives de genre - Odile Goerg

L'histoire de l'Afrique s'écrit et se réécrit depuis plusieurs décennies, de dedans et de dehors, en diversifiant les approches et les sources. En quoi la perspective de genre a-t-elle modifié ou enrichi les apports et contribué à renouveler autant nos connaissances que le regard porté sur le continent ?

Années 2015-2018 : le séminaire se centre sur les sources visuelles et les objets mais aussi sur la question des rapports entre Mémoire et Histoire.

Année 2018-2019 : le séminaire s'interroge sur l'oralité, la santé, les récits de vie en tant que méthodologies variées pour renouveler l'approche du genre en histoire de l'Afrique contemporaine.

Maquette du séminaire de Master 2 « Femmes et genre en Afrique sub-saharienne » coorganisé par Odile Goerg et Fatou Sow à l'université de Paris 7 en 2003 et 2004

A titre d'exemple de thématiques abordées et de l'historiographie mobilisée en cours, nous proposons ici la maquette du premier séminaire d'histoire des femmes et du genre organisé par Odile Goerg et Fatou Sow (sociologue) en 2003-2004. Il s'agit du premier séminaire mêlant histoire de l'Afrique contemporaine et perspectives de genre en France.

Femmes et genre en Afrique sub-saharienne : bilan historiographique, pistes de recherches (notamment en milieu francophone)

20 octobre 2003. Introduction Odile Goerg et Fatou Sow (CNRS, SEDET/IFAN-Dakar)

Présentation de la problématique femmes/genre dans l'historiographie de l'Afrique

3 novembre 2003. Séance avec Gabrielle Houbre (historienne, ICT, Paris 7)

Lectures :

Michelle Perrot « Faire l'histoire des femmes : bilan d'une expérience », in Margaret Maruani, Jacqueline Laufer, Catherine Marry (dir.), *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'Homme*, PUF, 2001, p. 229-244

Odile Goerg « Femmes africaines et pratique historique en France », p. 130-144, *Politique africaine*, n° 72, déc. 1998

17 novembre 2003. **Aggée Celestin Lomo Myazhiom (docteur, historien, Univ. Marc Bloch-Strasbourg et univ. de Dschang-Cameroun)**, « Mariage, état civil colonial et religion : évolution du statut personnel des femmes (Cameroun 1914-1958) ».

1^{er} décembre 2003. **Hélène d'Almeida-Topor (historienne, professeure émérite, Paris I)**, « Comment écrire l'histoire des Amazones (Dahomey) ? »

Auteure de *Les Amazones. Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale*, Paris, Rochevigne, 1984.

3 décembre 2003. **Journée de l'École doctorale organisée par Odile Goerg et Gabrielle Houbre**

5 janvier 2004. **Discussion autour de :**

Hugon Anne, « La contradiction missionnaire. Discours et pratique des missionnaires méthodistes à l'égard des femmes africaines de Côte de l'Or (1835-1874) », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 6, 1997, p. 15-34.

28 janvier 2004. **Présentation d'étudiants**

16 février 2004. **Roger Akpaki (historien, docteur, Paris 7)**, « Commerçantes, *market women* entre Sud du Nigéria et Bénin : activités, organisation des marchés et militantisme associatif. »

1^{er} mars 2004. **Odile Chatap (historienne, docteure, université de Yaoundé-Cameroun)**, « Bilan des recherches en histoire des femmes et du genre au Cameroun »

Lire :

Colette Dubois, « Femmes d'Afrique centrale : une histoire sociale parcellaire et occultée », *La recherche en histoire et l'enseignement de l'histoire en Afrique centrale francophone*, Publications de l'Université de Provence, 1997, p. 293-308.

15 mars 2004. **Susan Baller (historienne, doctorante, Université Humboldt, Berlin)**, « Sport et construction de la masculinité en Afrique. »

29 mars 2004. **Valérie Piette et Catherine Jacques (historiennes, Université Libre de Bruxelles, Belgique)**, « Blanches et Noires au Congo : rapports de genre et rapports ethniques dans une société coloniale, le Congo belge de l'entre-deux guerres. »

3 mai 2004. **Présentation d'étudiants**

17 mai 2004. **Adrien Ndiouga Benga (historien, enseignant à l'UCAD, Sénégal)**, « Citoyenneté et genre au Sénégal et dans les Caraïbes. Approche historique et contemporaine. »

Programmes des deux journées d'études doctorales organisées par l'université Paris 7-Denis Diderot et l'Institut universitaire de France en 2003 et 2006

Première journée doctorale : genre et sociétés. Afrique-Europe, XIX^e-XX^e siècles, Institut universitaire de France, mercredi 3 décembre 2003

Journée d'études organisée par Odile Goerg et Gabrielle Houbre avec le soutien de l'école doctorale EESC, des laboratoires Sociétés occidentales et SEDET de Paris 7 ainsi que de l'IUF, en collaboration avec Colette Dubois (Institut d'études africaines/Aix-en-Provence).

10h30-12h15 : table ronde animée par Odile Goerg (université Paris 7) et Rebecca Rogers (université Marc Bloch de Strasbourg)

- Marianne Nabaloum (doctorante Paris I/université Laval-Québec), « Les femmes royales, la cour et la société : étude sociologique d'un microcosme féminin. Le cas du Yaadtenga pré-colonial, cour de Waiguyo (XVII^e-XIX^e siècles) »
- Déborah Gutermann (DEA Paris 7), « Romantisme et identités sexuelles : perspectives d'histoire comparée France, Grande-Bretagne, Allemagne »
- Fani Carencio (doctorante Paris 7), « Être actrice au XIX^e siècle (1815-1890) »

14h-15h45 : table ronde animée par Gabrielle Houbre (université Paris 7-IUF) et Anne Hugon (université Grenoble 2-IUF)

- Magali Della Sudda (doctorante EHESS/La Sapienza-Rome) : « Conservatisme et émancipation au sein de la Ligue patriotique des françaises (1901-1933) et l'Unione fra le donne cattoliche d'Italia (1909-1919) »
- Pascale Barthélémy (doctorante Paris 7, ATER IEP Lille), « Une relecture en termes de genre de l'histoire des Africaines à l'époque coloniale : l'exemple des femmes diplômées des années 1920 aux années 1960 »
- Aurélie Ayeni (doctorante Université de Provence), « La formation des premières générations de Gabonaises à l'École de santé de Libreville »

16h-17h45 : table ronde animée par Laura Downs (EHESS) et Colette Dubois (Université de Provence)

- Violaine Tisseau (doctorante Paris 7), « Entre deux mondes : les femmes et le métissage en Imerina, pendant la période coloniale »
- Audrey Bellec (DEA Paris 7), « Les parisiennes dans l'exode de mai-juin 1940 »
- Séverine Awenengo (doctorante Paris I/ATER Paris 7), « Genre et construction ethnique : les femmes joola de Casamance (Sénégal) »

Deuxièmes journées d'études doctorales : genre et sociétés. France, Afrique, Monde, XIX^e-XX^e siècles, université Paris 7-Denis Diderot, mercredi 6 et jeudi 7 décembre 2006

Mercredi 6 décembre

10h-12h : « Représentations : les exemples de la peinture, de la danse et du cinéma »

- Tiffany Roux (Paris 7), « Les blanchisseuses et les couturières parisiennes sous le regard des peintres français au XIX^e siècle »
- Marie Louis (Metz), « L'image des femmes dans l'œuvre d'Hector Charpentier »
- Yamina Samaali (Rouen), « La danse dite "orientale", de l'exotisme à la mise en scène de soi »
- Claudine Le Pallec Marand (Paris 8), « Anatomie d'un rapport. Mise en abyme des troubles du

couple et du genre dans le cinéma français d'auteur des années 70 »

Discussantes : Maire Cross (University of Newcastle Upon Tyne) et Françoise Raison (Paris 7)

13h30-15h30 : « *Corps et sexualités* »

- Régis Revenin (Paris I), « Homosexualités masculines et modernité : Paris à la Belle Époque »
- Anne-Claire Rebreyend (Paris 7), « Parcours d'une bisexuelle dans le Paris des années 20 aux années 40 »
- Christine Machiels (UCL et Angers), « Féminismes et traite des femmes en Belgique, France, Suisse (1875-1914) »
- Aurélie Latoures (IEP/Bordeaux), « Genre, corps et politiques publiques. Les politiques publiques sur les MGF en Afrique subsaharienne »

Discussantes : Gabrielle Houbre (Paris 7) et Fatou Sow (CNRS/Paris 7-SEDET)

15h45-17h45 : « *Les jeunes filles, entre normes et transgressions* »

- Emma Prudence Mouleba (Paris 7), « L'enseignement secondaire et la formation des filles au Gabon (1945-1960) »
- Céline Badiane-Labruno (Paris 7), « Parcours scolaires féminins en Casamance (1945-1960) »
- Véronique Blanchard (Paris 7), « Vagabondage féminin : de la protection à l'enfermement des jeunes filles déviantes dans la France des années 50 »
- Charlotte Parmentier (Paris XI), « L'entrée des jeunes musulmanes dans une pratique sportive et le "choc" des socialisations »

Discussantes : Nicole Mosconi (Paris X-Nanterre) et Pascale Barthélémy (ENS/Lyon)

Jeudi 7 décembre

9h30-12h : « *Les identités socio-culturelles, entre citoyenneté et temps de guerre* »

- Maud Joly (IEP Paris/Casa de Velásquez), « La milicienne de la guerre d'Espagne (1936-1939), entre femme esthétisée et femme violentée »
- Élodie Jauneau (Paris 7), « Les femmes des FFL (1940-1945) »
- Wei Liu (Versailles/Saint-Quentin), « Les chinoises, changement du statut et identité depuis les années 1940 »
- Céline Pauthier (Paris 7), « Femmes et mobilisation politique en Guinée et au Mali (1945-2006) »
- Abdoulaye Diallo (Paris 7), *sous réserve*

Discussantes : Yannick Ripa (Paris 8) et Odile Goerg (Paris 7)